
3 1761 08010440 9



La Rabouilleuse

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, par le théâtre de l'ODÉON,
le 11 mars 1903.

(D'APRÈS BALZAC)

Direction : **Paul GINISTY**

DU MÊME AUTEUR

L'Argent, comédie en 4 actes.
Le Bien d'autrui, comédie en 3 actes.
Comme ils sont tous, comédie en 5 actes.
Timon d'Athènes, pièce en 6 actes.
La Vie Publique, comédie en 4 actes.

EMILE FABRE

La Rabouilleuse

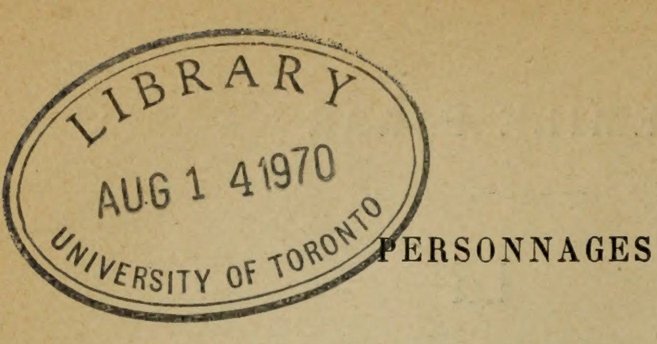
PIÈCE EN QUATRE ACTES

(D'APRÈS BALZAC)



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1904



PERSONNAGES

COLONEL PHILIPPE BRIDAU. . .	MM.	GÉMIER.
JEAN JACQUES ROUGET		JANVIER.
COMMANDANT MAX GILET. . . .		DORIVAL.
CAPITAINE RENARD		Albert LAMBERT.
JOSEPH BRIDAU.		VARGAS.
BORNICHE		SIBLOT.
GÉNÉRAL CARPENTIER.		DAUMERIE.
CAPITAINE POTEL.		COSTE.
COMMANDANT MIGNONNET . . .		BOUTHORS.
ORS'ANTO.		DECŒUR.
KOUSKI.		DUPARC.
FLORE BRAZIER (La Rabouilleuse).	Mmes	Andrée MÉGARD.
MADAME BRIDAU		DEHON.
LA VÉDIE.		Emma BONNET.

A Issoudun, chez Rouget en 1824.

LA RABOUILLEUSE

ACTE PREMIER

Un salon Louis XVI, avec boiseries aux tons clairs. — A gauche, un mur sur lequel sont deux tableaux encrassés, dont on ne distingue pas les sujets. — Au fond, (en angle) la porte d'entrée à deux battants. — Au fond, au milieu de la scène, une porte qui, ouverte, donne sur une pièce où on voit un escalier qui conduit dans la chambre du père Rouget. — Au fond et à droite, en angle, une très large fenêtre à guillotine, à travers les vitres on voit la place Saint-Jean. — A droite, premier plan, une porte vitrée qui ouvre sur la salle à manger. On doit voir l'intérieur de cette salle à manger, avec ses meubles, sa table, etc. — Dans la salle à manger une porte (qu'on doit voir aussi) ouvre sur la chambre de Flore.

Au milieu de la pièce, grande table. — Entre la fenêtre et la porte de la salle à manger, un secrétaire Louis XV. — A droite et à gauche de la porte du fond, d'autres meubles ; sur l'un, un pot de la Chine. — A gauche, un bahut, etc. — Un lustre.

Le plafond est lézardé. — Les panneaux sont abîmés. — Les meubles Louis XV et Louis XVI sont beaux, mais il manque un pied à un fauteuil, le fronton d'une armoire est cassé, le pot de la Chine est ébréché, etc...

Au lever du rideau Védie fait le ménage, Ors'anto entre brusquement. — Il referme la porte avec violence.

VÉDIE, quarante-cinq ans.

Eh bien? Quoi? Qu'y a-t-il, Ors'anto?

ORS'ANTO, cinquante ans, grosse moustache grise. Ancien militaire.

Je viens de m'attraper avec la servante de madame Hochon, la vieille Gritte. Cette grande bringue me menaçait de son balai.

VÉDIE.

Pourquoi?

ORS'ANTO.

Rapport à l'un des petits Hochon, l'un des cinq Hochon comme on dit à Issoudun, à qui j'ai tiré les oreilles hier au soir.

VÉDIE.

Qu'est-ce qu'il vous avait fait, ce mioche?

ORS'ANTO.

Voilà! Je traversais le marché de la Poterie quand le petit François qui polissonnait avec des galopins de son âge m'a aperçu. Alors il a mis ses mains en porte-voix, comme ça, et il a crié : « Attends, attends! On vous fera bientôt décaniller de chez le père Rouget, toi et toute la vermine. »

VÉDIE.

Vermine! Il voulait parler de madame?

ORS'ANTO.

Probable! En trois sauts j'étais sur lui, ah! je l'ai corrigé d'importance. Il s'est sauvé en hurlant. De loin il m'a tiré la langue, puis il a encore crié : « Sale Corse! on vous réglera votre compte à tous, demain. »

VÉDIE.

Qu'est-ce qu'il voulait dire?

ORS'ANTO.

Je ne sais pas! Si on prévenait madame?

VÉDIE.

Bah!... C'est pas la peine de la tourmenter pour des paroles de morveux. Avec votre café, un verre de rhum, monsieur Ors'anto?

ORS'ANTO.

C'est pas de refus. Il souffle un petit vent frais ce matin!

VÉDIE.

Le froid ça vous connaît! Un homme qu'a fait la campagne de Russie!

ORS'ANTO.

Oui, sacrée campagne!

VÉDIE.

Ça été aussi terrible qu'on le dit?

ORS'ANTO.

Oh! Madona! Quand j'y songe! Tenez, un jour, j'ai cru avoir les mains gelées, je souffrais comme un damné. J'ai jeté mon fusil par terre en disant: « Ah m... ». « ah! M...adona! j'aime mieux crever ». et je me suis couché dans la neige, attendant la mort. Alors, le commandant Gilet m'a relevé d'un coup de pied dans le derrière, et il m'a jeté sa pelisse sur les épaules. Ça, voyez-vous, Védie, quand je vivrais cent ans, je ne l'oublierai pas.

VÉDIE.

Ah! M. Max est un brave cœur!

ORS'ANTO.

Il serait général M. Gilet, si nous avions gardé notre Empereur, général ou diplomate, car il est plus malin que Fouché. Est-ce pas une horreur qu'un soldat qui a été mille fois à la gueule du brutal soit obligé de passer sa vie dans Issoudun, à gratter du papier. Inspecteur d'une compagnie d'assurances, un officier! Ah! misère!...

VÉDIE.

Le fait est que pour des gens comme vous, habitués à trotter à travers l'Europe.

ORS'ANTO.

Oui, on volait de Madrid à Moscou, de Naples à Vienne, libres, sans soucis, en chantant. Aujourd'hui, bernique! En place repos. On moisit. Aussi, quand M. Max m'a fait entrer chez le père Rouget, il y a deux ans, j'étais tout décidé à filer en Orient où on se fiche des beignes, paraît-il. J'aurais servi chez les Grecs... ou chez les Turcs, chez ceux qui auraient voulu m'employer, quoi!... Enfin ne parlons plus de ça. Je vais acheter une bride pour Coco. M. Rouget m'envoie à Châteauroux chez son notaire.

On frappe.

VÉDIE.

Entrez.

Le père Borniche entre.

ORS'ANTO, sortant.

Ah! bonjour, père Borniche!

BORNICHE, vieux paysan.

Bonjour... (Ors'anto sort.) Bonjour, Védie!

VÉDIE.

Qu'est-ce que vous voulez, Borniche?

BORNICHE.

J' voudrais dire un petit bonjour à M. Rouget.

VÉDIE.

Il n'est pas levé.

BORNICHE.

Faudrait pourtant ben que je le voie.

VÉDIE.

Revenez plus tard.

BORNICHE.

C'est que... toute la sainte journée du bon Dieu il a auprès de lui sa... madame, et j' veux voir m'sieu Rouget seul.

VÉDIE.

Pour affaires?

BORNICHE.

Pour affaires. Voyez-vous, Védie, il vient de m'arriver un grand malheur. J' suis ruiné.

VÉDIE.

Vous?

BORNICHE.

Ruiné!... Vous savez qu'y a dans Issoudun un tas de mauvais gars inconnus qui font des misères au pauvre monde, la nuit.

VÉDIE.

Si je le sais, doux Jésus! La semaine dernière, ils ont mis des bottes de paille souffrées, des papiers huilés et des pétards dans la cheminée de m'ame Vilatte. En allumant son feu, le matin, pouf! tout à éclaté; la pauvre chère femme a cru avoir allumé un volcan.

BORNICHE.

Je sais ben qui je soupçonne.

VÉDIE.

Qui?

BORNICHE.

J' peux pas le dire, vu que j' suis pas encore sûr de mon fait! mais patience... Figurez-vous, Védie, que j'avais acheté mille sacs de grain. Je les enferme dans la vieille église des Capucins. J' vas faire ma tournée chez les paysans des environs et quand je reviens, qu'est-ce que je vois? Ah! miséricorde, mes sacs éventrés, le grain coulé à terre, éparpillé, écrasé, mouillé, dans le toit une ouverture grande comme cette table par où la pluie était tombée. Et de tous les côtés, trottant, courant, sautant, volant, des rats, des mulots, des écureuils, des pigeons, qu'on avait méchamment introduits dans la remise, et qui, pendant deux semaines avaient dévoré une partie de mon bien.

VÉDIE.

Oh! c'est-i Dieu possible!

BORNICHE.

Oui... Védie!... Et de c'te affaire me v'là plus pauvre qu'un Job!

VÉDIE.

Alors... comment paierez-vous le billet que vous avez fait à monsieur?

BORNICHE.

Bén, voilà, précisément... ça n'échoit que dans deux mois, mais je voulais le prévenir tout de suite, en honnête homme!

VÉDIE.

Prévenez madame.

BORNICHE.

La Rab... M'ame Brazier? Non.

VÉDIE.

Il ne fait rien sans la consulter. Vous le savez bien.

BORNICHE.

Non.

VÉDIE.

Jamais vous ne trouverez monsieur seul. Madame était présente quand il vous a avancé la somme.

BORNICHE.

Même qu'elle m'a obligé à donner du huit pour cent; M. Rouget m'aurait prêté à un taux raisonnable, à sept et demi.

VÉDIE.

Madame prend les intérêts de not' maître. Au fond elle n'est pas méchante. Voulez-vous que je lui dise...? Si elle apprend que vous avez vu M. Rouget en cachette, elle sera vexée! Il vaut mieux vous adresser à elle. Je vais lui dire que vous êtes là.

BORNICHE.

Hé! si vous croyez!

VÉDIE, va ouvrir la porte qui donne sur la chambre de Flore.

Madame! madame!

FLORE.

Eh bien?

VÉDIE.

Le père Borniche est là.

FLORE.

Qu'est-ce qu'il veut?

VÉDIE.

Il vient pour le billet, son billet.

FLORE.

Qu'il repasse le jour de l'échéance, le deux décembre.

VÉDIE.

Mais... c'est que justement... madame...

FLORE.

Quoi?... Il ne pourra pas payer? Eh bien, on le fera saisir. Je vous apprendrai à remuer votre langue comme une pie grièche.

BORNICHE.

Mais...

FLORE.

Ferme la porte, Védie.

VÉDIE.

Madame!...

FLORE.

Ferme la porte.

VÉDIE, elle ferme la porte et redescend.

Qu'est-ce que je avez dit?

BORNICHE.

Ah! bon sang de bon sang, je l' sais ben maintenant qui a fait le coup, je l' sais ben.

VÉDIE.

Qu'est-ce que vous avez dit sur madame?

BORNICHE.

Perdre un pauv' bonhomme comme moi, le jeter dans la misère, pour une méchante rabouilleuse!

VÉDIE.

Ah! taisez-vous, père Borniche.

BORNICHE.

Oui, une rabouilleuse! Je la connais ben, moi; je

l'ai vue il y a vingt ans toute gamine, quand elle pêchait quasi nue dans la Tournemine, qu'elle effarouchait avec une grosse branche d'arbre toute feuillue, ces pauvres bêtes d'écrevisses qu'allaient se jeter dans le filet du père Brazier, quand elle rabouillait, quoi!... Enfin, c'est-i vrai oui ou non ?

VÉDIE.

Eh bien, après?

BORNICHE.

J' l'ai vue entrer ici, recueillie, Dieu sait dans quelles intentions, par le père de m'sieu Rouget, le docteur, qu'était un homme ben vicieux. Elle est arrivée sans souliers, ses cheveux roux pas peignés, avec un fichu en loques, un mauvais jupon plein de trous, par où on voyait sa peau... Et ça joue à la madame aujourd'hui, et ça veut faire la maîtresse dans la maison. Elle croit donc tout l'argent à elle?

VÉDIE.

Pourquoi pas?

BORNICHE.

Qu'elle attende au moins que le vieux soye mort. Et encore, pt'être ben qu'à ce moment les parents de monsieur, sa sœur et ses neveux, la prendront par la main et la mettront dehors.

VÉDIE, *haussant les épaules.*

La sœur de monsieur est à Paris.

BORNICHE.

Paris n'est pas ben loin d'Issoudun, à ce que j'ai entendu dire ce matin encore.

VÉDIE.

En attendant vous allez me faire le plaisir de déguerpir, vous.

BORNICHE.

C'est bon, j' m'en vas. Qu'elle jouisse de son reste, c'te rabouilleuse! qu'elle dirige à son gré la maison de c' vieux nigaud de père Rouget, à qui elle en fait voir de toutes les couleurs.

VÉDIE.

Taisez-vous, ce sont des inventions. Et puis, fichez-moi le camp.

BORNICHE.

Oh! on sait ce qu'on sait. On sait pourquoi certains mirliflors viennent ici, c'est pas pour faire la partie du père Rouget, sûr. On sait aussi pourquoi on ne peut pas toucher à la réputation de c'te belle dame sans que certaines vengeances sournoises viennent s'abattre sur vot' dos. On sait qui la protège, vot' rabouilleuse!

Entre Max Gilet : c'est un beau garçon de trente-cinq ans.

MAX, entrant.

Qu'est-ce que vous racontez, père Borniche?

BORNICHE.

Oh! rien, m'sieu l'officier, rien. J'étais venu dire un petit bonjour à m'sieu Rouget. Il n'est pas là, je m'en vais. Au revoir, la Védie... (De la porte.) Le bonjour à mam'zelle Flore.

Il sort.

MAX.

Où est madame?

VÉDIE.

Dans sa chambre.

MAX.

Priez-la de venir, j'ai à lui parler.

VÉDIE, ouvrant la porte.

Madame, voilà M. le commandant Gilet.

FLORE.

Ah ! je viens, je viens.

MAX, à Védie.

Où est M. Rouget ?

VÉDIE.

Là-haut, chez lui.

Entre Flore.

FLORE, entrant.

Bonjour, commandant.

MAX.

Bonjour, mademoiselle.

FLORE, à Védie.

Védie, monte à monsieur son déjeuner.

VÉDIE.

Bien, madame.

Védie entre dans la salle à manger, Max et Flore restés seuls, s'étreignent.

FLORE.

Bonjour, mon Max !

MAX.

Bonjour, ma Flore.

FLORE.

Qu'as-tu fait, cette nuit ?

MAX.

J'ai dormi comme un loir, sans rêves.

FLORE.

C'est vrai ? Tu n'es pas allé chez quelque femme ?

MAX.

Non, petite bête.

FLORE, *sur les genoux de Max.*

D'abord si tu me trompais, je t'arracherais les yeux. Ça m'ennuie de te savoir logé à l'autre bout de la ville.

MAX.

Et dans une sale auberge de maquignons braillards, de rouliers.

FLORE.

Ah ! s'il m'était permis de te garder auprès de moi, tout près et toujours.

MAX.

Obtiens du vieux qu'il me donne une chambre au second.

FLORE.

Il aurait des soupçons si je lui faisais une pareille demande.

MAX.

Oh ! quand je suis revenu au pays il y a cinq ans, il m'a dit : « Mon petit Max, mon père était ton parrain ; ma maison est la tienne, viens-y quand tu voudras. »

FLORE.

Oui, mais depuis... En ce moment il flaire quelque chose... Je t'assure... Tu n'as donc pas fait de farces avec les camarades cette nuit ?

MAX.

Non, mais précisément, je rumine le plan d'un bon tour à jouer au père Borniche qui se permet de jaser sur notre compte. Il me paiera ça. Et ce sera une excellente farce, une farce capable de le rendre fou. Une nuit nous démonterons sa charrette, nous la his-

serons pièce à pièce au sommet de la Tour Blanche, nous en raccouplerons les parties et nous jouirons de l'effarement du bonhomme quand au soleil levant il découvrira sa carriole tout là-haut, les bras dans le ciel.

FLORE, riant.

Quel enfant! Mais si on apprenait enfin dans Issoudun que...

MAX.

Comment? Par une indiscrétion d'un chevalier de la désœuvrance, Potel, Renard, un autre? Allons donc! D'ailleurs qui s'aviserait de parler, aurait affaire à moi, le Grand Maître de l'Ordre.

FLORE.

Ça vous amuse ces niches-là?

MAX.

Peuh! il faut bien s'occuper. Oui, sans doute c'est fichant de voir des gaillards qui seraient généraux aujourd'hui, si l'Autre était resté, obligés pour tuer le temps de jouer des tours la nuit, à ces imbéciles de péquins.

FLORE.

Général! Tu aurais été beau dans ton uniforme! Mais je ne t'aurais pas connu!

MAX.

Si seulement après Waterloo, au licenciement, on m'avait laissé mon grade et donné la croix que l'Empereur m'avait promise! Mais le duc de Feltre, ce valet des Bourbons, m'a refusé l'une et retiré l'autre. Et cependant je l'avais gagnée ma croix, je t'assure, en Portugal et sur les pontons de Cabrera où j'avais passé trois ans. Ah! ces pontons! Pour qu'on m'y respectât, j'ai dû envoyer ad patres sept collè-

gues. Et on se battait en duel dans un espace de six pieds carrés.

FLORE.

Comme tu es courageux, mon Max!

MAX.

J'avais encore les ailerons solides à cette époque. (La Védie sort de la salle à manger. Elle porte sur un plateau le déjeuner du père Rouget. Elle traverse la pièce et sort par le fond.) Mais je ne suis pas venu pour bavarder. Le vieux va descendre. Parlons peu, parlons bien. On me dit que Pierron a perdu cent mille francs dans une affaire. A-t-il les reins solides, ce notaire?

FLORE.

J'ai de bons renseignements sur lui.

MAX.

Il est honnête?

FLORE.

Très honnête.

MAX.

Le dépôt de Rouget est en sûreté dans sa caisse?

FLORE.

Oui.

MAX.

Je serais plus tranquille cependant si la fortune du vieux, dispersée dans une vingtaine d'études du pays, était placée sur l'Etat. Combien a-t-il chez les notaires?

FLORE.

Tout près d'un million, et cinq ou six cent mille francs en terres, fermes, maisons.

MAX.

Il faudrait obtenir de lui qu'il prît une inscription

de rentes sur l'Etat. Une inscription à ton nom. En cas... d'accident, nous réaliserions la somme. Vingt-quatre heures suffiraient.

FLORE.

Rouget ne veut pas prendre cette inscription.

MAX.

Quelle raison te donne-t-il ?

FLORE.

J'aurai toute la fortune après sa mort.

MAX.

Il n'a que soixante ans.

FLORE.

Il en porte soixante-dix.

MAX.

Il peut traîner pendant dix ans encore.

FLORE.

Allons! je vais le remettre sur le gril. Ah! si nous pouvions aller à Paris tous les deux.

MAX.

Tu en rêves tout éveillée.

FLORE.

Oui, il me semble que j'y serais si heureuse avec toi, mon Max! Je t'aime tant, vois-tu! Avant de te connaître, je n'avais jamais aimé personne... car personne n'avait pris la peine de se faire aimer de moi. On me traitait comme une bête, comme un animal domestique à qui on demande des caresses, en échange de la niche et de la pâtée. Tandis que toi...

ORS'ANTO, entrant vivement.

Commandant, je vous cherchais.

MAX.

Qu'y a-t-il ?

ORS'ANTO.

La sœur de M. Rouget est à Issoudun.

FLORE.

Hein ?

MAX.

Qui ?

FLORE.

Quoi ?

MAX.

Quelle sœur ?

FLORE, tendant le poing vers la chambre de Rouget.

Ah ! le monstre !

MAX.

Comment le sais-tu ?

ORS'ANTO.

La nouvelle court la ville, c'est comme une traînée de poudre. Ils sont arrivés hier au soir, et descendus là, en face, chez M. Hochon.

FLORE.

Ah ! madame Hochon leur a écrit de venir.

MAX.

C'est tout ce qu'on t'a dit ?

ORS'ANTO.

Oui.

MAX.

Va te promener sur la place du marché, tâche de recueillir quelques renseignements et apporte-les moi au café de la Cognette, où j'irai t'attendre.

Ors'anto sort.

FLORE.

Oui, c'est la mère Hochon, cette teigne, qui nous le s jette dans les jambes.

MAX, réfléchissant.

Possible !

FLORE.

Peut-être bien que que Rouget était prévenu. Ah ! si je savais ça : je lui ferais une musique.

MAX.

Tais-toi.

FLORE.

Mais...

MAX.

Laisse-moi réfléchir. (Pause.) Madame Bridau... C'est bien, madame Bridau qu'elle s'appelle ?... Depuis combien de temps a-t-elle quitté Issoudun ?

FLORE.

Quarante ans.

MAX.

Pourquoi est-elle partie ?

FLORE.

Le docteur la haïssait. Il croyait que sa femme l'avait trompé et que la petite n'était pas de lui.

MAX.

Bon, cela.

FLORE.

Après la mort de madame Rouget il expédia sa fille à Paris chez des amis ou des parents éloignés.

MAX.

Elle n'est jamais revenue ?

FLORE.

Jamais.

MAX.

Elle n'a donc pas vu son frère depuis quarante ans.

FLORE.

Elle ne l'a pas vu.

MAX.

Ils s'écrivaient.

FLORE.

Non, j'en suis sûre.

MAX.

Madame Bridau a deux fils ?

FLORE.

Oui. Le militaire, un officier qui a fait les cent dix-neuf coups, et le cadet, qui est peintre.

MAX.

Il faut savoir quel est celui des deux qui l'accompagne. Nous nous enquerrons ensuite du motif du voyage.

FLORE.

Pardi, il n'est pas difficile à deviner.

Entre Védie.

VÉDIE, entrant.

M. Rouget vous demande, madame.

FLORE.

Ah ! pour l'habiller ! Attends un peu, je vais le secouer !

Védie sort.

MAX.

Tu vas me faire le plaisir de rester tranquille. Agissons avec prudence. Dans tout duel, vois-tu,

ma fille, avant de foncer sur l'adversaire, il faut tâter son fer et démêler son jeu. Si ces intrus viennent ici, soyons aimables.

FLORE.

Aimables?

MAX.

Pour commencer; ensuite nous aviserons. Je vais rêver au moyen de nous débarraser d'eux, en douceur. Va retrouver Rouget, pas de nerfs, pas de cris... pas de scènes. De l'amabilité! Encore de l'amabilité! toujours de l'amabilité! C'est la consigne, va!

Il l'embrasse. Elle entre chez Rouget. — Max prend son chapeau. — Le Commandant Renard entre; moustache grise, teint rouge, large balafre à la figure. Il est entre deux vins.

MAX.

C'est moi que tu cherches, Renard ?

RENARD.

Oui, Ors'anto m'a dit que je te trouverais ici. Ah ! mon vieux... (Apercevant la bouteille de rhum.) Tiens, offre-moi un verre de rhum. J'ai la pépie.

MAX.

Védie, un verre.

RENARD.

Nous avons joué aux cartes jusqu'à deux heures du matin, avec Potel. On a sifflé un litre de cognac. J'avais mal aux cheveux en me levant. J'ai voulu boire de l'eau. Il faisait nuit dans ma chambre. J'ai avalé un carafon d'eau-de-vie. J'ai une soif! (Il boit.) Ça va mieux.

MAX.

Que me veux-tu ?

RENARD.

Moi ? Rien. Ah ! si. Oh ! mon pauvre vieux, les écus du père Rouget...

MAX.

Eh bien ?

RENARD.

Pchtt ! Bonsoir ! ratiboisés ! fichus ! La sœur de Rouget est arrivée avec son fils. Et tu sais, Bridau c'est un lapin.

MAX.

Tu le connais ?

RENARD.

Si je connais Philippe ? Ah ! oui. Crédié, qu'est-ce que j'ai donc à avoir soif comme ça ?

Il se verse un verre de rhum.

MAX.

Où l'as-tu connu ?

RENARD.

Le colonel Bridau ? Au café Lemblin, en 1816. On l'avait mis en demi-solde. En demi-solde, un bougre qui avait gagné la croix à Montereau, la rosette à Waterloo, et qui depuis le combat de la Fère-Champenoise était officier d'ordonnance de l'Empereur. Philippe s'embêtait. Moi aussi. Alors en 1817, nous avons filé pour rejoindre le général Lallement aux Etats-Unis et coopérer à la fondation du Champ d'Asile. Ah ! mon vieux, quelle blague ce Champ d'Asile ! Quelle vaste blague ! Nous y avons claqué toutes nos économies. Et quelle chaleur ! On crevait de soif. On payait pour avoir de l'eau, tu entends, de l'eau. Cré bon sang ! (*Levant son verre.*) Est-ce assez joli comme couleur ? Du soleil... un rayon de soleil. Du Texas, nous avons rappliqué sur New-York. Nous n'avions plus le rond et il fallait bouffer. Si tu avais vu Bri-

dau dans ces circonstances : ad-mi-ra-ble. Il jouait au baccarat. Chaque soir, il rencontrait quelques émigrés français dans un estaminet. Il gagnait régulièrement ses trois louis. Mais un jour, il y eut je ne sais quelle contestation entre les joueurs. Il assomma un de nos compatriotes d'un coup de poing et en souffleta un autre qui eut la malheureuse idée de lui envoyer ses témoins. Philippe lui ouvrit le ventre, d'un coup de sabre.

Védie entre et nettoie les carreaux de la fenêtre.

MAX.

Comment est-il revenu en France ?

RENARD.

Sa mère, une bonne femme qui s'était saignée aux quatre veines pour lui, paya son voyage.

MAX.

Et tu ne l'as plus revu ?

RENARD.

Si ; à Paris, il y a quatre ans, en 1820. Il avait fait avec une nommée Mariette, danseuse à l'Opéra, un mariage en détrempe. Cette femme lui coûtait les yeux de la tête. Il était caissier dans un journal. Il mangea la grenouille. Sa mère dut désintéresser le patron.

MAX.

Parbleu ! le colonel Bridau est un homme charmant.

RENARD.

Esbrouffant.

MAX.

Mais un dandy, habitué à fréquenter les danseuses, s'ennuiera dans Issoudun. Il faudra lui faciliter les moyens de retourner à Paris. Je peux compter sur les amis de la Désœuvrance ?

RENARD.

Oh ! ne va pas lui chercher noise! C'est un gaillard qui ne ferait qu'une bouchée de nous deux.

MAX.

On sera poli. Je sais les égards qu'on doit à un officier d'ordonnance de l'Empereur.

RENARD.

En ce cas...

MAX.

Et puis...

Madame Bridau et Joseph entrent en ce moment. — Madame Bridau, cinquante-cinq ans, a les cheveux tout blancs. — Joseph a une trentaine d'années.

JOSEPH, très poli, le chapeau à la main.

Pardon, messieurs, c'est bien ici qu'habite M. Jean-Jacques Rouget?

MAX.

Oui, monsieur.

JOSEPH.

Pourrions-nous le voir?

MAX.

Mais...

JOSEPH.

Je suis son neveu.

MAX, surpris.

Le colonel Bridau?

JOSEPH.

Mon frère est à Paris, je suis M. Joseph Bridau.

MAX, sourire de satisfaction.

Le peintre?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

MAX, à Védie.

Védie, prévenez M. Rouget que son neveu, M. Joseph Bridau, désire le voir. (Védie sort.) Votre frère doit-il vous rejoindre à Issoudun?

JOSEPH.

Mon frère... est retenu à Paris... par des affaires.

MAX.

J'aurais été ravi de faire sa connaissance. J'ai servi l'Empereur comme lui; je suis le commandant Max Gilet.

AGATHE.

Ah!

MAX.

Votre oncle veut bien me témoigner quelque intérêt. Son père était mon parrain. J'espère, monsieur, que nous nous reverrons. J'aurai le plus grand plaisir à devenir de vos amis. (Il salue.) Madame! Viens-tu, Renard?

RENARD.

Oui. (En sortant.) Allons au café de la Cognette, je meurs de soif.

Ils sortent.

AGATHE.

C'est donc ça, ce monsieur Gilet.

JOSEPH.

Un beau gars! Ah! il a bien le physique de son emploi. Te voilà tout émue, ma pauvre maman!

AGATHE.

Me retrouver dans cette maison, après quarante ans!

JOSEPH.

Nous aurions mieux fait de rester chez nous. Ce voyage pénible et si coûteux, sera par surcroît inutile.

AGATHE.

Il faut sauver Philippe.

JOSEPH.

Le brigand! Après t'avoir ruinée il t'oblige à des démarches humiliantes.

AGATHE.

Il n'y a rien d'humiliant à solliciter un secours de mon frère. Il me le donnera. Et je serais venue le chercher sur les genoux.

JOSEPH.

Nous repartirons les mains vides : nous ne savons pas mendier. Nous perdons notre temps ici. Je travaillais si bien à Paris. Ce portrait de mademoiselle Léger avançait. Je le peignais avec amour, car je n'ai jamais eu d'aussi joli modèle. Et j'ai dû tout abandonner! Sacré Philippe, va!

AGATHE.

Il faut nous dévouer pour lui.

JOSEPH.

Nous ne faisons pas autre chose depuis dix ans. S'il méritait notre sollicitude, encore! Mais mon frère est un bel exemple de ce que peut devenir un soldat énergique et résolu, rejeté dans la vie civile.

AGATHE.

Sans les alliés, Philippe serait général, maréchal peut-être!

JOSEPH.

Oui, ou roi, comme Bernadotte ou Murat. Mais

dans la vie privée, il est... ce que tu sais... Quand je pense que pour ce pierrot qui a toujours vécu à nos dépens, qui m'a chipé mes pauvres économies, qui a fait mourir notre tante Descoings en lui volant son argent qu'il allait jouer au Palais-Royal et qui au lieu de reprendre du service...

AGATHE.

Après avoir servi l'Empereur, il ne pouvait pas servir les Bourbons. C'est de la fidélité cela, mon fils. Ce sentiment fait honneur à Philippe. Et quand il aurait quelques torts envers nous, il faut les oublier : il est dans le malheur.

JOSEPH, lui baisant la main.

Ah ! maman ! tu es mère comme Raphaël était peintre, et tu seras toujours une imbécile de mère.

Entre Flore.

FLORE, entrant.

Madame, M. Rouget va venir. Excusez-le s'il vous a fait attendre. Le pauvre cher homme n'est plus ingambe. Ne restez pas debout, madame; asseyez-vous, monsieur.

Elle donne une chaise à Agathe et sort.

JOSEPH, la suivant des yeux.

La belle femme.

AGATHE.

La Rabouilleuse !

JOSEPH.

On dirait mademoiselle George.

AGATHE.

Un de tes modèles?

JOSEPH.

Une actrice de la Comédie-Française.

AGATHE.

Tu admires une femme qui te vole une fortune?

JOSEPH.

Oui, mais quelle carnation! Quels méplats... Quelles rondeurs!... Et des épaules! c'est une magnifique cariatide! Quel modèle pour une Vénus Titien! Sais-tu que mon oncle n'est pas une bête! Je m'imaginais qu'il avait ramassé quelque...

Entre Rouget. Il est voûté, il paraît plus vieux que son âge. — On se regarde — silence — gêne.

AGATHE.

Tu ne m'embrasses pas?

ROUGET, ému.

Si! oh! si! Je suis bien heureux! Et voilà mon neveu?

JOSEPH.

Oui, votre neveu Joseph. Il n'est pas bien beau, hein?

ROUGET, à Agathe.

Veux-tu boire?

AGATHE.

Non, merci.

ROUGET.

Vous déjeunez avec nous?

AGATHE.

Mais je... Nous sommes descendus chez ma marraine, madame Hochon.

ROUGET.

Tu iras dire à ta marraine que tu déjeunes ici. Assieds-toi.

On s'assied. — Védie, du fond, les surveille.

JOSEPH.

Ah! mon oncle! Qu'est-ce que vous avez là?

ROUGET, inquiet.

Qu'est-ce que j'ai?

JOSEPH.

Sur le mur.

ROUGET.

Eh bien... c'est un tableau.

JOSEPH.

Mais mon oncle, Dieu me pardonne... D'où tenez-vous cela?

ROUGET.

Mon père a dû l'acheter pendant la Révolution. J'en ai d'autres encore, beaucoup plus grands.

JOSEPH.

Où?

ROUGET.

Au grenier.

JOSEPH.

Au grenier!

ROUGET.

Il y en a sept ou huit. Veux-tu les voir?

JOSEPH.

Oui, oh! oui, tout de suite.

ROUGET.

Védie! Et puis s'ils te plaisent je te les donne.

JOSEPH.

A moi? Vous me les donnez, mon oncle?

ROUGET.

Oui. Védie, accompagne mon neveu au grenier. Montre-lui les tableaux. Seulement Joseph, il faudra

enlever les cadres, parce que les cadres, je vais te dire, ils sont dorés.

AGATHE, essayant de retenir Joseph.

Joseph !

JOSEPH.

Je reviens, ma mère, je reviens.

Il sort avec Védie.

ROUGET, AGATHE.

ROUGET.

Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ton arrivée?

AGATHE.

J'ai dû partir brusquement.

ROUGET.

C'est une affaire importante qui t'amène à Issoudun ?

AGATHE.

Oui.

ROUGET, méfiant.

Ah! (Pause.) Tu as des cheveux blancs, mais ton visage n'a pas changé.

AGATHE.

Et toi, Rouget, as-tu été malade ?

ROUGET.

Ah! que non...

AGATHE.

Tu te portes bien ?

ROUGET.

Comme un charme ! Et Philippe, parle-moi de lui?

AGATHE.

Philippe !

ROUGET.

Quoi?

AGATHE.

Si tu savais! Ce pauvre enfant!

ROUGET.

Il est malade? Il est couché?

AGATHE, *fondant en larmes.*

Il est en prison!

ROUGET.

En prison! mon neveu!

AGATHE.

Par dévouement pour l'Empereur. Il a conspiré, on l'a arrêté. Il va passer devant la cour des pairs.

ROUGET.

Lui? Conspirateur!

AGATHE.

On n'a pas de preuves. Deux hommes seulement prétendent avoir surpris une conversation entre des officiers. Ils ne reconnaissent pas Philippe avec certitude. Il suffirait d'un peu d'argent...

ROUGET.

De l'argent?

AGATHE.

Desroches, notre avoué, qui s'occupe du procès de Philippe, m'a dit qu'on pourrait acheter leur silence. J'ai vainement essayé de me procurer la somme qu'il faudrait pour...

ROUGET.

Bridau ne t'a rien laissé?

AGATHE.

Bridau est mort à trente-huit ans, usé par le tra-

vail, au moment ou il allait être nommé directeur général au ministère de l'Intérieur. Il était sans fortune, nous vivions sur ses appointements.

ROUGET.

Mais... ta dot ?

AGATHE.

Il a fallu élever les enfants. Puis on a mis Philippe en demi-solde. Je l'ai eu à ma charge. Enfin... il... il a été... il a fait des spéculations... malheureuses. Un soldat n'entend rien aux affaires. J'ai payé pour lui... C'étaient mes dernières économies. C'est mon avoué et c'est notre cousin Bixiou, le dessinateur, qui m'ont conseillé ce voyage, qui m'ont dit que tu me prêterais... ces douze mille francs.

ROUGET.

Douze mille francs ! Où veux-tu que je les prenne ?

AGATHE.

Tu es riche.

ROUGET.

C'est la vieille Hochon, n'est-ce pas, qui fait courir ce bruit ? Pardienne ! elle me déteste !

AGATHE.

Rouget, notre père m'a dépouillée pour toi. A sa mort, ni mon mari, ni moi n'avons voulu entamer un procès. Nous savions cependant que ma dot était loin de représenter ma légitime. Il m'a déshéritée à ton profit. Il me haïssait.

ROUGET.

Hé !

AGATHE.

Le jour de ma naissance a été funeste à ma mère et à moi. Papa nous a prises en aversion toutes

deux. Et pourtant, Jean, tu sais bien que notre mère était une sainte, que les abominables soupçons de notre père n'étaient pas fondés. Alors une moitié de cette fortune qu'il t'a laissée, m'appartient. Enfin, tu as un peu d'affection pour moi, tu m'aimes, tu m'aimais quand nous étions enfants. Un jour, je m'en souviens, papa m'avait grondée. Je m'étais réfugiée là, dans ce coin, je pleurais. Tu es venu me consoler, tu m'as dit : « Il ne faut pas pleurer, petite sœur, puisque papa ne t'aime pas, je t'aimerai pour deux. » Est-ce que tu as changé ? Non ? Alors, pourquoi me laisser dans la peine ? Pourquoi refuser de me venir en aide ? N'es-tu pas libre ? Que crains-tu ? Ne peux-tu disposer de ton bien en faveur de ta sœur, de tes neveux, de ta famille, sans consulter des étrangers ?

ROUGET.

Flore n'est pas une étrangère.

AGATHE.

Cette femme qu'on a fait entrer dans notre maison, y gouverne aujourd'hui. On le dit, je le vois.

ROUGET.

On dit des bêtises.

AGATHE.

Si du moins tu t'étais marié ! Puisque tu devais la garder auprès de toi, il fallait l'épouser. Tu ne vivrais pas comme tu vis. Il y a d'honnêtes gens que tu scandalises.

ROUGET.

Je les scandalise ? Ah ! ça ne les empêche pas de venir m'emprunter mes écus. Quant à me marier, nenni dà ! Il y a dix ans, j'avais cinquante ans... ça n'est point un âge à prendre une femme jeune... à lui donner chez soi des droits certains.

AGATHE.

Tu te méfies donc de madame Brazier?

ROUGET.

Oh! Flore m'aime.

AGATHE, *pause.*

Voyons, Jean, il me faut ces douze mille francs... Si tu ne peux pas me les donner, prête-les moi. Philippe te les rendra, ou Joseph, dès qu'il aura vendu quelques tableaux

ROUGET.

Je voudrais t'obliger, mais demande-moi autre chose.

AGATHE.

Je t'en supplie, mon frère, aie pitié de nous, aie pitié de moi et de Philippe. Tu ne vas pas laisser condamner ton neveu qui est colonel, qui est officier de la Légion d'Honneur. S'il est acquitté, je le forcerai à rentrer dans l'armée. Il pourra devenir général. Songe que tu tiens entre tes mains sa liberté, son avenir, sa vie peut-être et la mienne.

ROUGET.

Je ne peux rien faire pour vous. Il faudrait que je la consulte.

AGATHE.

N'es-tu pas le maître ?

ROUGET.

Si je ne prenais pas son avis elle se fâcherait.

AGATHE.

Et après?

ROUGET.

Fâchée ! Flore ! La voir fâchée contre moi ! oh !

AGATHE.

Voilà donc ce qu'elle a fait de toi, cette femme !... cette femme qui ne t'aime pas, qui ne peut pas t'aimer.

ROUGET.

Et je te dis moi qu'elle m'aime. Tu répètes ce que de mauvaises langues t'ont déjà rapporté sur son compte. On la jalouse, ma pauvre Flore, parce qu'elle est arrivée ici sans souliers, et parce qu'elle est une dame aujourd'hui.

AGATHE.

On ne la jalouse pas, mais on remarque bien des choses.

ROUGET.

A qui a l'œil malade, le soleil paraît noir.

AGATHE.

Il vient chez toi des gens compromettants.

ROUGET.

Je ne vois personne, sauf quelques officiers en demi-solde, des bons garçons, des collègues de Philippe : le capitaine Potel, le capitaine Renard.

AGATHE.

Et le commandant Gilet. Il était là quand nous sommes entrés.

ROUGET.

C'est moi qui l'avais prié de venir.

AGATHE.

Tu le pries de venir tous les jours ?

ROUGET.

Oui.

AGATHE.

Eh bien, dis-lui d'espacer ses visites. Sa présence dans cette maison est mal interprétée.

ROUGET.

Ah!

AGATHE.

Parce que... je veux dire... il est jeune, cette personne est jeune aussi.

ROUGET, debout.

Tout ça c'est des menteries, des disettes, des contes, qu'on invente pour me faire de la peine.

AGATHE.

Je n'ai pas voulu t'affliger, Jean, c'est un conseil que je te donne. Je crois d'ailleurs qu'on porte sur madame Brazier des jugements téméraires. Et c'est à tort, je le crois aussi, qu'on prétend qu'elle est la maîtresse chez toi. Mais alors pourquoi la consulter ? Pourquoi refuser à ta sœur, à ton neveu, une somme...

ROUGET, très troublé.

Laisse-moi. Reviens tout à l'heure. Plus tard nous recauserons... Peut-être... Où est Flore ? Oui... reviens... nous verrons... Où est Flore ?

JOSEPH et VÉDIE, entrent.

JOSEPH, joyeux.

Je les ai vus, les tableaux. Il y en a dix. Ah ! ma mère si tu savais ! Des études de femmes ! C'est de la chair ! Ça palpite ! Ça vit ! Je vais écrire à Bixiou. Il en ouvrira une bouche !

ROUGET, à Védie.

Où est madame ?

VÉDIE.

Dans sa chambre, je pense.

JOSEPH, à Rouget.

Vous me les donnez, mon oncle?

ROUGET.

Oui, oui. (A Védie.) Va la chercher.

Védie sort.

JOSEPH.

Mais ils valent de l'argent.

ROUGET.

Eh ! Prends-les, prends-les.

AGATHE.

Joseph, allons dire à madame Hochon que nous déjeunons chez ton oncle.

JOSEPH.

Oui... allons vite... Oh ! merci, mon oncle, merci, à tout à l'heure.

Il sort avec Agathe. — Resté seul, Rouget se met à pleurer. Il va se diriger vers la chambre de Flore, mais il s'arrête indécis. Entre Flore. — Rouget interdit, détourne craintivement la tête.

FLORE, ROUGET.

FLORE, elle le regarde — elle comprend qu'il s'est passé quelque chose — elle attaque nettement la scène.

Qu'est-ce que vous avez ?

ROUGET.

Rien.

FLORE.

C'est votre sœur, cette dame?

ROUGET.

Oui.

FLORE.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

ROUGET.

Rien.

FLORE.

Alors qu'est-ce que vous avez?

ROUGET, timidement.

Flore, tu m'aimes?

FLORE.

Qu'est-ce que votre sœur vous a dit?

ROUGET.

Flore, écoute, si tu voulais... si cela ne te contrarie pas, nous dirions à... à monsieur... au commandant, de ne plus venir, de venir moins souvent.

FLORE.

Ma foi! que M. Gilet couche ici ou qu'il n'y remette plus les pieds, voilà qui m'est indifférent. Ce n'est pas moi qui l'ai attiré chez vous.

ROUGET.

Alors...

FLORE.

Seulement je veux savoir pourquoi l'idée d'éloigner le commandant vous pousse dans la tête, juste après la visite de votre sœur? Qu'est-ce qu'elle vous a raconté? Ah! elle a dû vous en dégoiser des histoires sur cette pauvre Flore? Et elle n'est à Issoudun que depuis hier au soir.

ROUGET.

Flore...

FLORE.

Mais, peut-être êtes-vous d'accord avec elle? Peut-

être que vous avez assez de moi et que vous l'avez fait venir de Paris tout exprès pour vous aider à me mettre dehors? Eh bien, je ne vous donnerai pas cette peine, car je vais la quitter votre baraque de maison.

ROUGET.

Mais, Flore...

FLORE.

Cette sainte Nitouche avec ses airs cafards a dû vous insinuer doucement que je ne vous aime pas, que c'est pour vos écus que je reste chez vous. Eh bien, je m'en irai... si... je déchirerai votre testament et j'en jetterai les morceaux à son nez. Mais je serai vengée : avant trois mois vous me regretterez. Vous verrez comment elle vous soignera quand vous serez malade, cette chère dame qui n'est pas venue à Issoudun depuis quarante ans, qui n'a jamais demandé de vos nouvelles. Ah! que vous serez bien dorloté, bien mignoté. Comme on aura pour vous toutes les chatteries que vous aimez, comptez là-dessus! Et comptez aussi qu'on va vous dénicher une seconde Flore, qui voudra de vous, avec vos soixante ans, vos rhumatismes, vos douleurs et votre front pelé et votre cou ridé comme celui d'un dindon. Pour moi le métier d'infirmière me dégoûtait, bonsoir.

Elle sort en faisant claquer la porte. — Rouget l'entr'ouvre et crie :

ROUGET.

Mais... Flore... mais... Flore!

Une crise de toux le saisit, il s'appuie à la porte.

FLORE, en coulisse.

Tousse! tousse! vieux scélérat.

Flore rentre. — Elle tient à la main, son châle, ses gants, son chapeau; — elle se dirige vers la porte.

ROUGET.

Flore !... reste !

FLORE.

Non !

ROUGET.

Je ne reverrai plus ma sœur.

FLORE.

D'abord, qu'est-elle venue faire chez nous ? Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? Elle m'a mise plus bas que terre, n'est-ce pas ?

ROUGET.

Elle... elle m'a demandé... je ne lui ai rien donné.

FLORE.

Qu'est-ce qu'elle vous a demandé ?

ROUGET.

Douze mille francs !

FLORE.

Douze... ! C'est une plaisanterie ?

ROUGET.

Mon neveu Philippe va passer devant la cour des Pairs... pour un complot. Il y a deux témoins dont il faut acheter le silence...

FLORE.

De l'argent à un conspirateur ! Vous voulez donc qu'on vous arrête ?

ROUGET.

Tu as raison, ma bonne Flore, je ne lâcherai pas un sou.

FLORE.

Oh ! Agissez à votre guise. Tout ça ne me regarde

point. Il arrivera ce qui arrivera, je m'en lave les mains.

Elle met son châle.

ROUGET.

Ne me quitte pas, Flore, ne me quitte pas.

FLORE, allant à lui.

Qu'est-ce qu'elle vous a dit? Vous ne répondez pas ? C'est donc bien grave? Enfin, j'ai le droit, il me semble, de savoir pourquoi on me met à la porte comme une domestique. Je veux le savoir, je ne partirai pas avant qu'on me l'ait dit.

ROUGET.

Mais ce sont des menteries... des disettes...

FLORE.

Lesquelles? A quel propos?

ROUGET.

A cause... du commandant... on trouve qu'il vient... lui et les autres aussi... qu'ils viennent trop souvent chez nous.

FLORE.

Enfin on dit que le commandant Gilet est mon amoureux, quoi! Et vous le croyez.

ROUGET.

Oh! non... Flore.

FLORE.

Si, vous le croyez! Soyez franc! Vous le croyez... Ça se voit aux mines que vous faites quand le commandant vient ici, vieux sournois. Si j'avais eu envie de vous tromper, aurais-je attendu l'arrivée de M. Gilet? Il y en a eu et plus d'un, qui m'ont fait la cour, dà! On m'offrait des chaînes d'or par-ci, des montres par-là. Ma petite Flore, si tu veux quitter cet

imbécile de père Rouget... Moi, le quitter? Ah! bien, plus souvent, ai-je répondu! Un innocent comme lui, qu'est-ce qu'il deviendrait?

ROUGET.

Oui, Flore, je n'ai que toi au monde.

FLORE.

Vous ne m'aimez point, sans cœur.

ROUGET.

Moi! Toi!

FLORE.

Un homme qui m'aimerait m'aurait défendue contre de sales attaques.

ROUGET.

Je l'ai fait.

FLORE.

Pour n'avoir pas l'air d'un bênet. Mais vous m'avez soupçonnée.

ROUGET.

Non.

FLORE.

Si; ne mentez pas, au moins.

ROUGET.

C'est que... tu es jeune... alors n'est-ce pas... tu ne m'aimerais plus... tu m'aimerais moins... tu aurais un sentiment dans le cœur.., ce serait excusable. Mais j'en mourrais de chagrin... parce que je t'aime, Flore. Dis-moi un mot. Je suis un imbécile d'avoir cru à ces fables... Mais puisque je ne reverrais pas Agathe, puisque je ne lui donnerai pas ces douze mille francs... Que veux-tu que je fasse de plus?

Un silence.

FLORE.

Demandez-moi pardon.

ROUGET.

Je te demande pardon, Flore.

FLORE.

Non, pas comme cela.

ROUGET.

Mais... Flore...

FLORE.

Pardon, à genoux.

ROUGET.

Mais... Flore...

FLORE.

Quoi? S'il entrait quelqu'un? On croirait que vous me faites une déclaration... Ça ne serait pas pour vous compromettre, vieille bête! (Elle le regarde dans les yeux.) Allons, je le veux!

ROUGET, se met à genoux.

Je te demande pardon, Flore.

FLORE.

Vous n'aurez plus de mauvaises pensées sur mon compte?

ROUGET.

Non.

FLORE.

Vous ne croirez plus à toutes ces bêtes d'histoires qu'on colporte?

ROUGET.

Je n'y croirai plus.

FLORE.

Bien vrai?

ROUGET.

Je te le jure.

FLORE.

Vous êtes convaincu qu'on vous aime réellement?

ROUGET.

Oui.

FLORE.

A la bonne heure. Et vous, m'aimez-vous un peu?

ROUGET.

Oh! oui! Flore!

FLORE.

Que je suis simple de vous croire. Pour sûr vous me trompez encore. Mais on est faible avec vous. (Rouget se relève.) Ah! il s'agit à présent de réparer tes sottises et d'arrêter les cancans.

ROUGET.

Comment?

FLORE.

Installons ici le commandant Gilet.

ROUGET.

Max?

FLORE.

Oui. (Mouvement de Rouget, coup d'œil de Flore.) Hé!

ROUGET, baissant la tête.

Si tu veux.

FLORE.

Réfléchis un peu, mon rat. Ta sœur ne manquera pas de raconter votre entretien, elle se vantera de t'avoir ouvert les yeux. On jabotera de tous les côtés. En hébergeant chez toi M. Gilet, tu cloues le bec aux médisants. D'ailleurs il nous faut un homme à la maison. Il y a toujours ici des mille et des cents.

Une belle nuit on nous saignerait comme des poulets. Quand on saura que nous logeons chez nous un soldat qui est brave comme César, personne ne voudra risquer de tomber entre ses pattes. Allons! c'est convenu, mon chou? Tu offriras tout à l'heure une chambre à M. Gilet.

ROUGET.

Oui.

FLORE.

Autre chose. Il faudra placer ton argent sur l'Etat. Tu ferais quelque bêtises un jour. Quand on pense que tu as failli donner douze mille francs à ta sœur! Tu es trop bon et trop faible. Tu serais capable si je m'absentais pendant une semaine de te dépouiller au profit d'un maître Gonin. Tu prendras une inscription de rentes... à mon nom.

ROUGET.

A ton nom?

FLORE.

Ta fortune sera en sûreté.

ROUGET.

Mais... je... non... peut-être... attendons...

FLORE.

Etes-vous méfiant tout de même! On vous croirait innocent comme l'agneau qui vient de naître, vous êtes plus matois qu'un vieux renard.

ROUGET.

Tu auras tout mon bien après ma mort, puisque tu es mon héritière. Nous reparlerons de cela une autre fois. En ce moment je n'ai pas la tête à moi... De t'avoir vue fâchée tout à l'heure... cela m'a donné un coup...

FLORE.

Et moi, croyez-vous que vos vilaines paroles ne m'aient pas chagrinée? (Elle s'assied sur ses genoux.) Vous savez bien qu'elle vous aime, votre petite Flore, qu'elle est comme votre mère, votre femme, votre fille ! La voilà votre vraie famille. N'est-ce pas que vous ne la contrarierez plus, que vous serez gentil avec elle et qu'un de ces jours, plus tard, avant que les pluies commencent, on ira à Bourges, chez le notaire, pour l'inscription ? Je sais bien comment il te faut prendre. Il y a des moments où tu ne peux rien ne refuser, pas, vieux Jean, vieux Jean aimé.

Elle l'embrasse. Rouget rit béatement.

Entre MAX, suivi par ORS'ANTO. Il voit Flore sur les genoux de Rouget.

MAX.

Pourquoi diable m'avez-vous fait appeler, monsieur Rouget ?

Védie entre, s'installe devant la fenêtre et se met à coudre.

FLORE.

Ah ! nous avons eu de belles émotions ce matin. La sœur de monsieur est arrivée à Issoudun ; son fils le colonel, s'est fourré dans une conspiration. Il va passer devant la cour des Pairs et madame Bridau venait demander douze mille francs pour payer deux faux témoignages. Puis c'est une autre antienne qu'elle a chantée. Elle a dit à monsieur que je suis fausse, intéressée, que je ne l'aime pas, elle a eu le front d'ajouter que je vois d'un assez bon œil quelqu'un qui vient ici. Heureusement M. Rouget est un

homme sensé, à qui on n'en fait pas accroire, et il va donner une leçon à ceux qui viennent me calomnier auprès de lui. N'est-ce pas?

ROUGET, avec effort.

Oui. Voilà... mon bon... mon bon Max... Veux-tu habiter avec nous?

MAX.

Moi?

FLORE.

Là-haut. Il y a une grande pièce où vous serez mieux qu'à l'auberge.

MAX.

Oh! je n'en doute pas.

FLORE.

Vous nous rendrez service. Nous mourons de peur dans cette maison, n'est-ce pas, Védie?

VÉDIE.

Oh! oui, madame.

MAX.

Enfin si ça peut vous faire plaisir, j'accepte.

FLORE, à Rouget.

Et maintenant, il faut balancer votre sœur.

ROUGET.

C'est que... je l'ai... invitée à déjeuner.

FLORE.

Vous la feriez asseoir à mes côtés après qu'elle a débité des horreurs sur mon compte?

ROUGET.

Mais...

FLORE.

Qu'elle mette les pieds ici, je pars.

ROUGET.

Non! non! Mais alors, comment...

FLORE.

Envoyez-lui un mot chez madame Hochon. Dites que vous êtes indisposé.

ROUGET.

Et j'ai promis à mon neveu... les tableaux qui sont au grenier... les tableaux sans les cadres.

VÉDIE.

Mais monsieur, votre neveu prétend que ça vaut de l'argent ces machins-là.

MAX.

De l'argent?

VÉDIE.

Cent mille francs.

FLORE.

Allons donc!

VÉDIE.

Madame, il dansait devant ces vieilles toiles couvertes de poussière comme ce roi de l'Ecriture, qu'était fou, et il jurait comme un païen. Et il parlait tout le temps d'un nommé Rem... rem... Rempart.

MAX.

Rembrandt?

VÉDIE.

Oui, monsieur, c'est ça, tout justement!

MAX.

Des Rembrandt!... Sacrédié! Il ne faut pas les lui donner!

ROUGET.

Puisque je garde les cadres.

MAX.

Hé! c'est la peinture qui a de la valeur.

VÉDIE, devant la fenêtre.

Monsieur! monsieur! Les revoilà.

ROUGET.

Ah! mon Dieu!

FLORE.

Renvoyez-les.

ROUGET, à Flore.

Si tu les recevais, toi?

MAX.

Hé! Monsieur Rouget, il faut congédier vous-même votre sœur.

ROUGET.

Tu crois?... Ne me quittez pas.

AGATHE et JOSEPH, entrent; autour de Rouget sont rangés, Flore, Max, Ors'anto, Védie.

JOSEPH.

Nous voici de retour, mon oncle. Je vais faire honneur à votre déjeuner, je vous en avertis.

ROUGET, que Flore regarde.

Mon neveu... je le regrette beaucoup... mais nous... ne déjeunerons pas.

JOSEPH.

Pourquoi?

ROUGET, bégayant.

Votre mère... a porté tout à l'heure des... a dit... tout à l'heure... sur une personne... que... je... des choses... des choses fausses.

AGATHE.

Jean.

ROUGET.

Nous ne... ne pouvons... nous ne pouvons plus nons revoir.

AGATHE.

Mais, mon fils ?

ROUGET.

Je... n'ai pas d'argent.

AGATHE.

Ah ! mon frère, tu perds Philippe.

MAX, ironique.

Rassurez-vous, madame. Le colonel Bridau, si le portrait qu'on m'a tracé de lui est fidèle, est un gaillard qui saura bien se tirer d'affaire tout seul. Quant à vous, mon petit monsieur, vous avez les dents longues et vous voulez trop vite dévorer la succession du bon papa Rouget. Des Rembrandt ! Nous ne sommes pas des parisiens, c'est vrai, mais on ne nous carotte pas si aisément qu'on croit. Nous connaïssons la valeur des Rembrandt !

JOSEPH, mortifié, à Max.

Souhaitez, monsieur, que mon frère soit condamné et qu'il ignore toujours l'affront qu'on inflige à sa mère. Viens, maman.

AGATHE.

Joseph.

JOSEPH.

Viens !

Il l'entraîne.

MAX, à Rouget.

Et voilà ! Ça n'était pas plus malin que ça.

Rouget tombe dans un fauteuil, accablé.

VÉDIE.

Qu'avez-vous, monsieur?

FLORE.

Qu'est-ce qui vous prend ?

MAX.

Mais vous avez les mains glacées !

ORS'ANTO, à Védie.

Donnez-lui un verre de vin avec du sucre.

VÉDIE.

Il n'y a pas de bon sens à se mettre dans des états pareils.

FLORE, lui donnant son fichu.

Tenez ! ça vous fera du bien, c'était sur mon cœur.

ROUGET, après un silence, à mi-voix.

Pourvu qu'il ne soit pas acquitté !

MAX.

Qui? Le colonel? Vous avez peur de lui? Soyez tranquille, papa Rouget. A partir d'aujourd'hui, je vous prends sous ma garde. Si votre brigand de neveu s'avisait de venir, il sortirait de la maison plus vite qu'il n'y serait entré, ou c'est à moi qu'il aurait affaire.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor, mais l'intérieur s'est modifié depuis l'installation de Max dans la maison. La grande table qui était au milieu, est à droite, devant la fenêtre. A gauche, une petite table sur laquelle au lever du rideau Potel et Max jouent aux cartes. Sur les murs, trophées d'armes apportées par Max, râtelier de pipes, gravures représentant l'Empereur, le roi de Rome, etc.

POTEL, MAX.

Ils jouent, fument et boivent.

MAX.

Du cœur!

POTEL.

Je coupe!

Il réfléchit, chantonne.

MAX.

Eh bien, Potel, à toi.

POTEL.

Attends... (Siffle et joue.) Du carreau!

MAX.

Voilà. (Il prend et joue.) Du carreau!

POTEL.

Je coupe. (Il joue.) Atout !

MAX.

Oh !

POTEL.

Et cœur.

MAX.

Goddam ! (Réfléchissant.) Ah !.. non... mon vieux Potel... non...

POTEL.

Quoi ?

MAX.

Tu avais du cœur ?

POTEL.

Oui, le neuf, le voilà.

MAX.

J'en ai joué et tu as coupé.

POTEL.

Non.

MAX.

Si.

POTEL.

Non.

MAX.

Si.

POTEL.

Non, ma parole d'honneur.

MAX.

Je m'en fiche de ta parole, je te dis que tu as coupé, avec le sept de trèfle.

POTEL.

Je ne l'avais pas.

MAX.

Tu ne l'avais pas? Tu oses me dire que tu n'avais pas le sept de trèfle?

POTEL.

Non, je ne l'avais pas. Je te dis que je ne l'avais pas.

MAX.

Tu ne l'avais pas, montre-moi tes cartes?

POTEL, les brouille.

Ah! tu m'embêtes à la fin! Voilà deux fois que tu me fais cette blague.

MAX.

C'est toi qui me la fais, la blague.

POTEL.

Dans ces conditions, j'aime mieux ne plus jouer.

MAX.

Parbleu, tu me chipes un napoléon.

POTEL.

Je te chipe un napoléon?

MAX.

Oui, tu as perdu la partie.

POTEL.

C'est toi qui l'as perdue.

MAX.

C'est toi.

POTEL.

C'est toi, mais je te la refais.

MAX.

Oh! maintenant... J'avais un jeu superbe tout à l'heure. (Ils s'asseyent.) Védie, de la bière.

POTEL.

Et des cigares; donnez-nous la boîte. (Prend les cartes.) A moi de faire.

MAX.

Oui, oui, va, fais.

Pendant que Védie apporte la bière, les cigares, Potel mêle les cartes — il chante, Max siffle — après avoir bu un verre de bière Potel donne les cartes — ils étudient leur jeu en continuant à chanter et à siffler, l'un l'air de Garat sur Bélisaire, l'autre « l'Empereur d'Autriche dit » sur l'air d'Urlurette.

MAX.

Des cartes?

POTEL.

Non, joue.

MAX.

Du pique.

POTEL.

Je coupe. Tu vois, je coupe avec de l'atout, le huit de trèfle.

MAX.

Bon, bon, marche.

POTEL.

Le roi de cœur.

MAX.

Cochonnerie.

POTEL.

Tu n'as pas d'atout?

MAX.

Non, je n'en ai pas, j'en avais tantôt.

POTEL.

Veine, alors! (Jouant.) Atout! atout! et atout!

MAX.

Bran!

POTEL.

Aboule le napoléon?

MAX.

Tiens, je ne joue plus, tu as une veine de cocu.

POTEL.

Non... hélas! Allons! ne prends pas cet air tartare. Vas-tu regarder à un napoléon toi qui vis ici depuis deux mois sans bourse délier, nippé, nourri, choyé, heureux comme un sultan!.. Ah! tu en as de la chance! Une maison bien tenue, une femme superbe, car elle est superbe! Et comme son prénom lui va bien : Flore! la déesse des jardins... Je la vois avec une corbeille de fleurs sur l'épaule, et la jupe flottante!.. Si j'avais une maîtresse pareille! Mais dans ce chien de pays où la trouver?

MAX.

A Châteauroux? à Bourges?

POTEL.

J'ai cherché : il n'y a que des filles sans cœur incapables de vous aimer pour vous-même. Et quant à les payer, je n'oublie pas les traditions de notre glorieux uniforme, je n'ai jamais dépensé deux liards pour une femme. Je vis comme un moine. Et dire qu'il y a deux ans, à chaque étape, on avait dans son lit une beauté nouvelle! Ici, on ne voit que de vieilles biques rissolées par le soleil, on ne rencontre... Tiens, à propos de rencontre, j'en ai fait une bien curieuse avant hier.

MAX.

Une femme?

POTEL.

Hé non! un homme. Il était un heure de l'après-midi. Avant de rentrer chez mon frère, où j'aune du drap, j'étais allé fumer un cigare sur la route de Tivoli. J'aime à rêver dans la campagne. Donc je me baladais tranquillement quand j'entends des coups de feu, je lève le nez et j'aperçois au beau milieu de la route une espèce de grand escogriffe, qui, une paire de pistolets à la main, s'amusait à loger des balles dans les troncs des peupliers. Il me voit, glisse les pistolets dans sa poche, passe à côté de moi sans me saluer et rentre dans Issoudun en sifflant : « Veillons au salut de l'Empire. » Qu'est-ce que c'est que cet individu-là?

MAX.

Je n'en sais rien. Peut-être...

FLORE, *en coulisse.*

Non, non .. Lâchez moi, voulez-vous me lâcher?

Elle entre.

POTEL.

Qu'avez-vous, belle Flore?

MAX.

Qu'est-ce que tu as?

FLORE, *dégoûtée.*

Ah! ce vieux!

POTEL.

Ah! ah! le papa Rouget qui voulait batifoler! Voyez-vous ce bon vieillard qui a la digestion amoureuse! Fi! un si beau corps est-il fait pour se débattre entre des mains ridées! C'est le cyclope Polyphème lutinant la nymphe Galathée.

FLORE.

Capitaine, il va être deux heures.

POTEL.

Sacrebleu! oui... deux heures moins cinq. Je file (A Max.) Alors, dans trois jours, le deux décembre, rendez-vous ici après le dîner, n'est-ce pas?

MAX.

Oui, Rouget nous offre du champagne pour fêter l'anniversaire du couronnement de l'Empereur.

POTEL.

On va donc rendosser l'uniforme. Qui aurons-nous?

MAX.

Mignonnet, le commandant Renard et le général Carpentier.

POTEL.

Je n'aime pas beaucoup ce vieil oison.

MAX.

Il était impossible de ne pas l'inviter.

POTEL.

Au revoir, je vais à la boutique. Rester neuf heures par jour le derrière sur une chaise quand on a combattu à Wagram et à Essling! Enfin! Encore si on voyait de jolies femmes! Au revoir, mademoiselle, au revoir, Max.

Il sort.

FLORE.

Ah! j'en ai assez, j'en ai assez de cette vie. Cet homme me dégoûte et je ne veux plus être qu'à toi.

MAX.

Allons, voyons, ma chérie, sois raisonnable.

FLORE.

S'il prend enfin cette inscription de rentes, s'il la

met à mon nom, je pars. Et pour le restant de sa fortune, il en fera ce qu'il voudra, il la donnera à sa sœur, à ses neveux, aux pauvres, je m'en moque.

MAX.

Mais oui, ma petite Flore, mais oui!

FLORE.

Et puis je veux aller à Paris. Je ne passerai pas toute ma jeunesse dans ce vilain trou. Ici on périt d'ennui. Comme on doit s'amuser là-bas!

MAX.

Nous irons à Paris, c'est convenu, tu le sais bien. Seulement...

FLORE.

Seulement il faut qu'il prenne cette inscription de rentes. Voilà.

MAX.

L'acte est préparé.

FLORE.

Depuis six semaines. Et que de peine pour le décider à écrire à son notaire de Bourges. Il l'a fait. Aujourd'hui, impossible de lui arracher sa signature. J'ai crié, j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai menacé. Ah! ouin! J'aurais pu chanter! Il est plus têtu qu'une mule.

MAX.

Il manque de confiance.

FLORE.

Tu ris?

MAX.

Non, et j'ai cherché un moyen pour l'amener à nous donner cette signature.

FLORE.

Il devait la donner le 15 décembre. Le 14 il a pré-

tendu qu'il faisait trop froid pour aller à Bourges, il craignait d'attraper une pleurésie en route. Le 25, il s'est arrangé pour avoir une affaire à traiter à Issoudun avec Galand. On a remis le voyage au 2 décembre. Avant-hier il s'est avisé de vous offrir du champagne ce jour-là. Tout ça c'est des prétextes, il ne signera pas.

MAX.

Si. Avec un peu de diplomatie, nous l'amènerons chez maître Héron. Pendant que tu le tarabustais inutilement, moi, je réfléchissais. Et voici ce que j'ai imaginé. Une dernière fois...

A ce moment la porte s'ouvre, un homme paraît — longue redingote reprisée, bottes éculées — chapeau gris cabossé — rosette d'officier de la Légion d'Honneur — canne en jonc — Grandes moustaches, yeux bleus, teint cuivré — chauve.

L'HOMME.

M. Rouget est-il là?

FLORE.

M. Rouget?

L'HOMME.

Je veux le voir, je sais qu'il est chez lui.

FLORE.

Mais... monsieur.

L'HOMME.

Je veux voir mon oncle.

MAX.

Pardon, monsieur, qui êtes-vous?

L'HOMME.

Le colonel Philippe Bridau.

MAX, FLORE.

Le colonel Bridau!

BRIDAU.

Eh bien?

FLORE.

Mais... M. Rouget... repose.

BRIDAU.

Réveillez-le.

FLORE.

Mais... Monsieur ne veut pas que...

BRIDAU.

Enfin voyons, puis-je oui ou non voir mon oncle? Est-il séquestré? Est-il libre?

FLORE.

Si vous voulez... revenir... ce soir...

BRIDAU.

Pourquoi pas dans huit jours? Je vais fumer un cigare sur la place Saint-Jean. A mon retour, si mon oncle n'est pas là, si on refuse de me le laisser voir, je me charge d'envoyer promener bien du monde. Bonsoir.

Il sort en fermant violemment la porte. — Silence.

FLORE.

Ah!

Max siffle et son coup de sifflet veut dire : Bigre!

FLORE.

D'où vient-il?

MAX.

Tu sais bien qu'il a été acquitté par la cour des pairs et placé sous la surveillance de la haute police. Mais comment diable a-t-on pu lui assigner notre ville pour résidence?

FLORE, *assise, la tête appuyée dans ses mains.*

As-tu vu ses yeux ?

MAX.

Ah ! ça, on ne nous laissera donc jamais tranquilles et nous serons embêtés tantôt par la mère et tantôt par le fils ! Voilà encore un animal qui va nous flanquer des bâtons dans les roues ! Il vient nous disputer son oncle, c'est clair. Et il est autrement malin que son imbécile de frère.

FLORE.

Quelle figure de chenapan !

MAX.

Voyons, ne nous emballons pas, raisonnons un peu. Depuis combien de temps ?.. Au fait, ce grand escogriffe qui se faisait la main au pistolet et dont m'a parlé Potel, c'est lui.

FLORE.

Il tirait au pistolet ?

MAX.

Oui, dans l'avenue de Tivoli. Donc il est à Issoudun depuis plusieurs jours. Le vieux n'est sorti ni hier, ni avant-hier ?

FLORE.

Non.

MAX.

Ils ne se sont pas vus. Pourquoi ne s'est-il pas présenté chez son oncle dès son arrivée ? Hum ! Peut-être voulait-il d'abord se renseigner sur lui, sur nous.

FLORE.

Sans doute. Il nous surveillait.

MAX.

Pourquoi se montre-t-il aujourd'hui? A quoi a-t-il reconnu nécessaire son entrée en campagne? Il ne s'est rien passé ces jours-ci, de nature... Voyons, voyons!.. Aurait-il appris que Rouget doit te faire une donation?

FLORE.

Je n'en ai soufflé mot à personne.

MAX.

Dans ces sacrées petites villes, tout se sait! D'ailleurs il connaît le vieil Hochon, et Hochon est l'ami de maître Héron, le notaire. Si ce notaire a parlé ou écrit, je... Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Oui, oui j'y suis, le colonel se décide à paraître pour empêcher son oncle de mettre l'inscription de rentes à ton nom.

FLORE.

Et l'autre déjà qui n'y était guère décidé...

MAX.

Il faut jouer serré, car nous avons affaire à un gaillard d'attaque et qui doit brailler comme un âne... ce qui lui donnera de l'influence sur notre Jeannot. Le moindre mal que nous ayons à redouter est qu'il lui rapporte les mille propos calomnieux qui courent sur nous.

FLORE.

Il revient dans cinq minutes!

MAX.

Oh! nous ne l'empêcherons pas de voir son oncle. Si nous fermions la porte il rentrerait par la fenêtre. Mais nous pouvons... oui... j'hésitais encore à employer le moyen que j'ai trouvé pour attirer

Rouget à Bourges. L'arrivée de ce chien galeux me décide.

ORS'ANTO, *entrant.*

Commandant, connaissez-vous cet homme qui se promène sur la place Saint-Jean avec un individu aux cheveux filasse ?

MAX.

C'est le colonel Bridau.

ORS'ANTO.

Ah ! vous savez?

MAX.

Oui. Mais toi, comment es-tu renseigné ?

ORS'ANTO.

Je suis entré tout à l'heure dans le café de la Cognette. Il y avait ce particulier-là, le grand roux. C'est l'ordonnance du colonel Bridau, un Polonais, qui l'a suivi à Issoudun. Il était avec François, l'aîné des fils Hochon.

MAX, *à Flore.*

C'est bien cela.

ORS'ANTO.

Dès qu'il m'a vu, François a donné un coup de coude au Polonais, et lui a soufflé quelques mots dans le tuyau de l'oreille. Mais l'autre m'a regardé bien en face, puis il s'est mis à parler très haut. Il déclarait que son maître n'était pas homme à se laisser voler une succession par des... fripons, qu'il est de première force au pistolet, qu'il saurait se débarrasser des gens qui le gênent. J'avais envie de lui casser la figure. J'ai cru mieux faire de le laisser sortir intact et de venir vous répéter ses paroles.

MAX.

Oui, cela valait mieux. (Réfléchit.) Tu sais où habite le commandant Mignonnet?

ORS'ANTO.

A côté, rue de l'Etape au vin.

MAX.

Va chez lui, prie-le de faire atteler son cabriolet. Puis tu selleras Tarquin... Et tu m'attendras devant l'auberge.

ORS'ANTO.

Bien, mon commandant.

MAX.

Ne traverse pas la place, on te verrait. Prends par la grande Narette. (Ors'anto sort.) Et maintenant, petite, ouvre les oreilles. Il s'agit de frapper un grand coup. Nous allons partir; la Védie préviendra Rouget de notre fuite. Cris et lamentations du vieux. Au milieu de son désespoir, Ors'anto arrivera porteur d'un gentil billet où tu lui feras tes adieux. On le questionnera, il finira par avouer que tu t'es dirigée sur Bourges.

FLORE.

Mais Rouget viendra m'y rejoindre.

MAX.

En es-tu sûre?

FLORE.

Certaine.

MAX.

C'est là-dessus que je compte, à Bourges nous le tenons. Il y aura une scène à l'hôtel. Je n'ai pas besoin de t'indiquer ton attitude : les cheveux dénoués, des sanglots dans la voix, les bras tordus.

Les femmes, vous faites très bien ces choses-là. Je te dirai : choisis entre lui et moi. Tu diras à Rouget : « Vous êtes mon bienfaiteur, je reste avec vous, mais prenez l'inscription de rentes. » Il la prendra. Je partirai comme un homme désespéré et qui va se brûler la cervelle. Je file à Paris. Tu m'y rejoins dans un mois; nous réalisons l'inscription et nous vivons heureux.

FLORE.

Mais si chapitré par son neveu, Rouget allait refuser sa signature?

MAX.

Crois-tu qu'il hésitera ?

FLORE.

Oh ! s'il a vraiment peur de se voir lâché, bien sûr qu'il signera le papier... mais... il faut tout prévoir.

MAX.

J'ai tout prévu. Alors tu paraîtras touchée par sa douleur et tu reviendras avec lui. Je reviendrai deux jours après et je trouverai le moyen d'avoir, au café ou ailleurs, une altercation avec le colonel.

FLORE.

Tu veux te battre !

MAX.

Je cherche les moyens de nous assurer l'héritage. Le Bridau doit être emporté, rien ne sera plus facile de me faire provoquer par ce soudard. Il est très fort au pistolet, je choisirai le sabre.

FLORE.

Max ! s'il te tuait !

MAX, insouciant.

Eh bien !

FLORE.

Non ! plutôt tout perdre.

MAX.

Bah ! nous ne sommes pas encore sur le pré. Avant de m'aligner avec ce grand cadavre, nous allons jouer quitte ou double. Je pars. Dans dix minutes je suis en selle. J'arriverai à Bourges sur les six heures, l'étude du notaire ne ferme qu'à sept. Avec un napoléon au jeune clerc, je saurai si notre acte est prêt. Toi, tu arriveras vers huit heures, tu me trouveras à l'hôtellerie du Lion d'Or. Je vais passer chez Mignonnet à qui j'expliquerai pourquoi tu lui empruntes sa voiture. Au revoir, ma chérie, et décampe au plus vite.

Il sort.

FLORE, appelant.

Védie ! Védie !

VÉDIE.

Madame ?

FLORE.

Mon châle ?

VÉDIE.

Vous sortez ?

FLORE.

Je pars.

VÉDIE, saisie.

Mada...

FLORE.

Oui, je pars. Tu m'accompagneras chez le com-

mandant Mignonnet où un cabriolet m'attend. Allons, dépêche-toi.

Védie sort. — Flore met son chapeau, — prend du papier, de l'encre, s'installe à la table. — Entre Bridau.

BRIDAU.

Ah ! ça, puis-je voir mon oncle maintenant ?

Flore ne répond pas. — Bridau va vers le fond pour ouvrir une porte.

FLORE.

C'est ma chambre.

BRIDAU.

Où perche-t-il alors ?

FLORE, va dans l'escalier et appelle.

Monsieur Rouget ! monsieur Rouget ! on vous demande.

Védie entre et donne son châle à Flore.

FLORE, à Védie.

Fais ce que je t'ai dit.

Sur un signe de Flore, Védie sort. Flore met son châle. — Entre Rouget.

FLORE.

Tenez, voilà votre neveu.

ROUGET.

Mon neveu !

FLORE.

Ah ! on s'occupe de vous dans votre famille. Il ne faut pas s'en étonner ; quand on découvre un pot de miel il vient des mouches.

ROUGET.

Où vas-tu ?

FLORE.

Où il me plaît.

Elle sort.

ROUGET, BRIDAU.

BRIDAU.

Et vous vous laissez traiter ainsi ?

ROUGET.

Qui êtes-vous ?

BRIDAU.

Cette jolie fille vient de vous le dire, votre neveu Philippe.

ROUGET.

Philippe ?

BRIDAU.

Le colonel Bridau.

ROUGET.

Le... colonel...?

BRIDAU.

Ah ! ça, qu'avez-vous ? Est-ce que je vous fais peur ?

ROUGET.

Non .. Où est-elle allée ? Elle ne vous a pas..?

BRIDAU.

Soyez donc paisible, mon oncle, elle reviendra, malheureusement pour vous. Voyons, asseyons-nous, nous serons mieux pour causer.

ROUGET, assis.

Vous êtes à Issoudun ?

BRIDAU.

Vous le voyez bien. Et si j'y suis ce n'est pas à

vous que je dois d'y être venu, sans reproches. Vous ...efusé à ma mère les douze mille francs qu'elle demandait. Baste! je ne récrimine pas. Je me ...iré d'affaire par mes propres moyens : je les ai roulés. Il y a plus d'un tour dans mon sac. J'ai ... dedans le gouvernement, la chambre des Pairs, justice et toute la sacrée boutique. Cependant j'ai ...l et bien passé quatre mois au carcere duro. En ...ellule, j'ai réfléchi.

Car que faire en ce gîte à moins que l'on ne songe ?

On ne renverse par un coup de main que les trônes qui chancellent et les Bourbons sont solidement installés sur le leur. La bourgeoisie est avec eux, car les bourgeois qui ont la peur naturelle des coups redoutent la guerre civile et la guerre étrangère ; ils digèrent en paix à l'ombre du drapeau blanc. Subissons donc les Bourbons et puisque nous ne pouvons pas les démolir, servons-les! Voilà le résultat de mes réflexions. Je suis jeune, je suis ambitieux, l'avenir est à moi. Je ferai ma soumission. Je rentrerai dans l'armée, comme les autres, je deviendrai général. Oui, mon oncle, gé-né-ral ! J'ai mis ça dans ma caboche. Oh ! ça n'ira pas tout seul. Il faudra d'abord que je sois mieux nippé et que j'aie quelques napoléons dans mon gousset. Je les aurai. Pour le présent, je suis sous la surveillance de la haute police pendant cinq ans. On devait m'envoyer à Autun. Le comte de Serizy, chez qui mon frère Joseph barbouille des plafonds, est intervenu auprès du directeur général de la police, ainsi qu'une de mes amies, Mariette, qui est danseuse à l'Opéra et qui tutoie des Pairs. On a fait changer ma résidence. Vous pensez si j'ai été heureux de venir ici, il y a

une bonne action à accomplir. Je m'en charge. Il s'agit de vous sauver.

ROUGET.

Moi?

BRIDAU.

Vous, votre fortune enfin. On vous jobarde et on vous vole.

ROUGET.

Qui?

BRIDAU.

Oh! mon bon oncle, ne jouons pas au plus fin. Je sais ce qui se passe chez vous : on m'a renseigné. Mademoiselle Brazier vous mène par le bout du nez et vous fait faire des bêtises... Tenez, en ce moment même ne vous apprêtez-vous pas à mettre à son nom une inscription de rentes sur l'Etat de sept cent cinquante mille francs? Seigneur! Sept cent cinquante mille francs, à une femme!

ROUGET.

Mais...

BRIDAU.

Puisque je le sais, mon oncle.

ROUGET.

Je n'ai pas donné ma signature.

BRIDAU.

On vous l'arrachera — on vous l'aurait arrachée... parce que aujourd'hui, minute, il y a bibi.

ROUGET.

Flore veut cette inscription.

BRIDAU.

Et vous n'osez pas la lui refuser, saint homme! Comme elle connaît bien son pouvoir sur vous et

comme elle en abuse! Ah! elle est bougrement belle. Un morceau de roi. Je m'y connais. Mais que diable! vous êtes riche, vous avez droit à des égards, je voudrais qu'elle fût aux petits soins pour vous, qu'elle vous léchât les mains. Elle vous fait marcher comme un valet. Tenez, voulez-vous mon opinion toute crue? Vous savez, je ne mâche pas les mots. Eh bien, Flore souhaiterait vous voir à six pieds sous terre afin d'épouser ce Max qu'elle adore.

ROUGET.

Non.

BRIDAU.

Si.

ROUGET.

Vous croyez?

BRIDAU.

Vous le savez aussi bien que moi.

ROUGET, baissant la tête.

Je l'aime tout de même.

BRIDAU.

Parbleu, vous tenez à elle comme à votre gésier. Ah! quand nous avons une de ces gaillardes-là dans la peau! Je ne vous gronde pas, je tiens de vous. Enfin je veux que vous soyez heureux et j'ai juré de vous rendre votre rabouilleuse souple comme un gant et telle qu'elle devait être avant que ce polisson indigne d'avoir servi dans la garde impériale, fût venu se fourrer dans votre nid.

ROUGET.

Si vous faisiez cela!

BRIDAU.

Dites-moi « tu », mon oncle, vous en aurez plus confiance en moi.

ROUGET.

Mais...

BRIDAU.

Puisque je vous le demande.

ROUGET.

Si tu faisais cela!

BRIDAU.

Je le ferai. D'ailleurs, le beau Max me déplaît : je n'aime pas les militaires qui déshonorent l'uniforme. Et puis il a joué ma mère et cette andouille de Joseph, il me paiera ça. On m'a dit que vous deviez recevoir quelques officiers le 2 décembre?

ROUGET.

Oui, en effet!

BRIDAU.

Vous m'enverrez demain un mot, chez M. Hochon, pour me prier d'assister à cette réunion et... Mais d'abord, mon oncle, vous allez me jurer que quoi que votre rabouilleuse dise, quoi qu'elle entreprenne, vous ne mettrez pas l'inscription à son nom, avant le 2 décembre?

ROUGET.

Pourquoi?

BRIDAU.

Faites-moi cette promesse?

ROUGET.

Mais c'est que...

BRIDAU.

Ne voulez-vous pas être le maître chez vous?

ROUGET.

Si.

BRIDAU.

Alors, suivez mes conseils : ne donnez pas de signature avant le 2.

ROUGET.

Quand Flore me parle, elle me remue l'âme et quand elle me regarde d'une certaine façon, ses yeux bleus me semblent le Paradis. Je ne peux rien lui refuser.

BRIDAU.

Eh bien, si elle vous parle gentiment et si elle vous regarde avec ses yeux bleus, promettez-lui de prendre l'inscription et prévenez-moi, j'agirai en conséquence. Sacredieu! ne voyez-vous pas que ces deux carcans veulent pouvoir réaliser vos rentes et s'en aller à Paris faire la noce avec votre million... Allons, voyons, pas de signature, avant le 2.

ROUGET.

Oui.

BRIDAU.

C'est convenu, n'est-ce pas? j'ai votre parole. La parole qu'on donne à un soldat comme celle qu'il donne lui-même est une chose sacrée.

ROUGET.

Mais... Philippe... qu'est-ce que tu veux faire?

BRIDAU.

Oh! c'est bien simple, mon oncle, je vais tuer Max.

ROUGET.

Tuer Max?

BRIDAU.

Rassurez-vous, je ne vais pas l'assassiner. Je le tuerai loyalement, en duel.

ROUGET.

Tu ne connais pas Max, mon neveu. Il a tué neuf hommes en duel.

BRIDAU.

Des gens qui ne défendaient que leur peau. Je défends cinquante mille francs de rentes. D'ailleurs une mauvaise conscience gâte la main.

ROUGET.

Je ne veux pas que tu te battes avec Max.

BRIDAU.

Lui mort, vous vivrez avec votre rabouilleuse comme deux cœurs à la fleur d'orange. Sans doute elle se tortillera d'abord comme un ver, elle jappera, elle fondra en larmes. Laissez couler l'eau, un jour...

ROUGET.

Je te défends de le provoquer.

BRIDAU.

Pourquoi?

ROUGET.

Elle me haïrait.

BRIDAU.

Qu'importe, si elle fait semblant de vous aimer.

ROUGET.

Non, non!

BRIDAU.

Dans deux mois elle ne pensera plus à son Max, et je vous ferai marcher cette jolie fille au doigt et à l'œil. Elle vous aimera, nom d'un canon, ou je la cravacherai.

ROUGET.

La frapper?

BRIDAU.

C'est la seule manière de gouverner les femmes et les chevaux. Un homme se fait ainsi craindre, aimer, respecter. Je connais ces animaux-là. J'en ai payé une qui m'a fait plus de mal que Flore ne vous en fera jamais. Aussi m'a-t-elle appris à me conduire comme il faut, pour le reste de mes jours avec le beau sexe. Les femmes, voyez-vous, mon oncle, c'est des enfants méchants, c'est des bêtes inférieures à l'homme, et il faut s'en faire craindre, car la pire condition pour nous est d'être gouverné par ces brutes-là!

ROUGET.

Non, non, je ne veux pas que tu aies une affaire avec Gilet. Pour la signature, tu as raison je ne la donnerai pas... avant le 2, mais ne va pas chercher querelle à Max. Et d'ailleurs, tout ce qu'on dit de Flore est faux, elle n'a que de l'amitié pour ce garçon. C'est moi qu'elle aime, et...

Sanglots dans la coulisse. C'est la Védie, qui en pleurant entre en scène.

VÉDIE.

Ah! ah! ah!

ROUGET.

Quoi?... Madame?

VÉDIE.

Mon-sieur! mon-sieur! mon-sieur!

ROUGET.

Qu'y a-t-il? Flore?

VÉDIE.

Mada... dame... ma...a...dame...

ROUGET.

Un accident?

VÉDIE.

Non! ah! ah! ah!

ROUGET.

Qu'est-ce qu'il y a? Parle... parle donc.

VÉDIE.

Ma...a... dame... est... pa...artie.

ROUGET.

Partie.

VÉDIE.

Oui. Par...tie... ah!... ah! ah!

ROUGET.

Quand rentrera-t-elle?

VÉDIE.

Elle ne rentrera pas... ah! ah! elle ne rentrera plus!

ROUGET.

Elle ne rentrera plus?

VÉDIE.

No...on, monsieur!

BRIDAU.

Tiens! tiens!

ROUGET.

Qu'est-ce que tu dis?

VÉDIE.

Ah! mo...onsieur! Quel malheur! ma...adame... une si bonne maîtresse!

ROUGET.

Védie, réponds-moi. Au nom du ciel, où est-elle?

VÉDIE.

Elle m'a dit que mo...onsieur... ne... l'ai...aime

plus... ah! ah! puisque mo...onsieur fait venir ici ses neveux... qu'elle ne... se...erait... plus rien dans la mai...aison, qu'elle aimait mieux s'en aller... (Sanglots.) Ah! ah! ah!

ROUGET.

Mais où, où?

VÉDIE.

Je n'en sais rien. Elle était dans un cabriolet qui a di-is-pa-ru.

ROUGET.

Et Max? Et Max?... Va chercher Max... Il sait où elle est.

BRIDAU.

Parbleu, c'est lui qui la cache!

ROUGET.

Tu mens! tu mens!... Flore! Flore... où es-tu?

VÉDIE.

Peut-être bien que vous... ous le sau...au...rez un de ces jours. Elle m'a dit de faire un pa...a ..quet de ses hardes, qu'elle les enverrait chercher... (Elle remonte.) Ah! ma...a...dame... ah! mon Dieu! ma...a...-dame.

Elle entre dans la chambre de Flore et sanglote.

ROUGET, *désespéré.*

Partie! Flore, partie!

BRIDAU.

Eh! mon oncle, ne vous désolez pas.

ROUGET.

C'est de ta faute.

BRIDAU.

Comptez qu'il n'y a là-dessous qu'une manœuvre habile pour...

ROUGET.

Tu es un misérable! Qu'est-ce que tu lui as dit? Qu'est-ce que tu lui as fait?

BRIDAU.

Allons! allons! ne nous emportons pas!

ROUGET.

Pourquoi es-tu venu? Qui t'appelait? Qui t'envoie? Est-ce ta mère qui veut me brouiller avec Flore et mettre la main sur ma fortune? Mais vous n'aurez rien, vous n'aurez rien.

BRIDAU.

Sac à papier, mon oncle! J'allongerais sur le pavé tout homme qui oserait me tenir en face un pareil langage. Mais je vous excuse... La colère vous fait divaguer. Je n'ai rien dit de désagréable à mademoiselle Brazier, à peine l'ai-je vue.

ROUGET.

Elle est partie à cause de toi.

BRIDAU.

Ah! ouin! c'est un prétexte qu'elle prend?

ROUGET.

Je vais la chercher.

BRIDAU.

Où? Si elle veut sérieusement se cacher, vous ne découvrirez pas sa retraite. Vous a-t-elle chipé de l'argent?

ROUGET, voyant le secrétaire ouvert.

On m'a volé! (Il vérifie.) Non!

BRIDAU.

Alors elle n'est pas loin et elle reviendra.

ROUGET.

Tu crois?

BRIDAU.

En voilà la preuve. Demain, ce soir, dans une heure peut-être, elle vous enverra une lettre ou un messager qui vous apprendra qu'elle se trouve à Châteauroux ou à Bourges.

ROUGET.

Oui, tu as raison, elle est à Châteauroux ou à Bourges. Je pars. Je fouillerai toutes les villes, toutes les auberges.

BRIDAU.

Mais nom d'une pipe! C'est ce qu'elle demande. Elle fuit pour être rattrapée! *Fugit ad salices*. La manœuvre est du général Virgile, mon oncle. Si elle vous attire dans une chambre d'hôtel, vous êtes flambé. Vous signerez le transfert de vos rentes.

ROUGET.

Je signerai tout ce qu'elle voudra, tout, pourvu qu'elle revienne.

BRIDAU.

Eh là! pas de bêtises! j'ai votre promesse.

ROUGET.

Je ne t'ai rien promis.

BRIDAU.

Vous m'avez donné votre parole!

ROUGET.

Non! non! non! laisse-moi.

BRIDAU.

En ce moment? Jamais.

ROUGET.

Je veux voir Flore.

BRIDAU.

Tout de suite?

ROUGET.

Oui.

BRIDAU.

Eh bien, soit, je vais vous ramener votre rabouilleuse.

ROUGET.

Toi! Philippe... mon bon Philippe! tu pourrais...

BRIDAU.

En deux temps et trois mouvements.

ROUGET.

C'est bien vrai? Tu ne te moques pas de moi?

BRIDAU.

Vous allez voir. Installez-vous là et écrivez sous ma dictée. Vous avez un cheval, n'est-ce pas?

ROUGET.

Ah! oui, c'est vrai, la carriole... je pars.

BRIDAU.

Vous ne la rattraperiez pas. Elle a de l'avance, mais un bon cavalier la rejoindra.

ROUGET.

Un cavalier?

BRIDAU.

Peut-on monter votre cheval?

ROUGET.

Oui.

BRIDAU, à la fenêtre.

Kouski! Kouski!

KOUSKI, du dehors, accent polonais.

Mon colonel?

BRIDAU.

Va dans l'écurie de M. Rouget, selle le zèbre, saute dessus.

KOUSKI.

Où faut-il aller?

BRIDAU.

Je te le dirai. (A Rouget.) Il y a deux grandes routes?

ROUGET.

Trois, Châteauroux, Bourges, Vierzon.

BRIDAU.

La route de Vierzon mène à Orléans, qui est à cent kilomètres, Flore n'ira pas là. A tout hasard nous lancerons Kouski sur la route de Châteauroux. Il fera dix kilomètres ventre à terre, s'il ne rencontre pas votre belle, c'est qu'elle a filé vers Bourges. Kouski reviendra. Il enfourchera un cheval frais et trottera vers Bourges, porteur de la jolie petite missive que je vais vous dicter. Y êtes-vous?

ROUGET, qui s'est installé pour écrire.

Oui.

Entre Borniche.

BORNICHE.

Ah! bonjour, m'sieu Rouget! V'là qu'on vous trouve seul, enfin! Ah! dès que j'ai appris la bonne nouvelle, je suis accouru et tout droit et aussi vite que mes vieilles jambes ont voulu marcher.

BRIDAU.

Qu'est-ce que vous nous chantez?

BORNICHE.

Mais... c'est rapport à mam'zelle Brazier.

BRIDAU.

Ah! vous avez une lettre pour mon oncle?

BORNICHE.

Une lettre? Non.

BRIDAU.

Enfin vous venez de la part de la rabouilleuse?

BORNICHE.

Mais non, mon bon monsieur! Seulement j'vas vous dire! je me trouvais près du puits à Coignet quand j'vois arriver le commandant Gilet sur un grand diable de cheval! Pour lors qui passe à côté de moi et qui me dit : « Borniche! tu peux aller tenir compagnie au père Rouget. Le métier ne plaît plus à mam'zelle Flore! Nous partons. ».

ROUGET.

Partie! avec Max!

BRIDAU.

Qu'est-ce que je vous disais?

ROUGET.

Quelle route ont-ils prise?

BORNICHE.

Celle de Bourges.

ROUGET.

J'y vais.

BRIDAU.

Elle se fait enlever par Max et vous lui courez après?

ROUGET.

Je veux la voir.

BRIDAU.

Alors, écrivez. (Pause.) Ah! mais au fait, j'y songe. Dites donc, vous : Gilet était seul ?

BORNICHE.

Seul.

BRIDAU.

A cheval ?

BORNICHE.

A cheval.

BRIDAU.

Une voiture le suivait ?

BORNICHE.

Non.

BRIDAU.

Vous n'en avez pas rencontré une en venant ?

BORNICHE.

Non plus.

BRIDAU.

Mais avant le commandant, aucune voiture n'était passée ?

BORNICHE.

Aucune. J'étais là, planté sur mes quilles, depuis un bon bout de temps, quand j'ai vu arriver ce commandant de malheur.

BRIDAU.

Bon! il est pincé. Voyez-vous, mon oncle, le talent d'un général consiste à observer les mouvements de l'ennemi, à modifier son plan à mesure que l'ennemi le dérange et à profiter de toutes les

fautes qu'il commet. En partant seul, le premier, Max en a commis une. Je le tiens.

ROUGET.

Tu le tiens ?

BRIDAU, appelant.

Védie ! Védie !

Entre Kouski.

KOUSKI.

Mon colonel, il n'y a pas de clef sur la porte de la remise.

ROUGET.

Ah ! la clef... la voilà !

BRIDAU.

Inutile maintenant. Nous changeons de front. (A Kouski.) Toi, reste là.

Kouski et Borniche se rangent au fond. — Entre Védie.

BRIDAU.

Védie, où est madame ?

VÉDIE.

Elle est partie.

BRIDAU.

Non.

VÉDIE.

Si.

BRIDAU.

Non, où est-elle ?

VÉDIE.

Est-ce que je sais, moi ! On ne me l'a pas donnée à garder. Et d'ailleurs je n'ai point à vous répondre, je ne vous connais pas.

BRIDAU.

Bon, mais vous allez répondre à mon oncle. Demandez-lui où est Flore ?

ROUGET.

Où est Flore ?

VÉDIE.

Madame ne me dit point où elle va quand elle sort.

BRIDAU.

Elle avait projeté de s'enfuir avec le beau Gilet. Nous sommes bien informés, vous voyez. Max est monté à cheval. Et vous avez menti en affirmant que la rabouilleuse est partie en cabriolet. Elle est encore à Issoudun. Où se cache-t-elle ?

VÉDIE.

Je n'en sais rien.

BRIDAU.

Vous ne voulez pas le dire ?

VÉDIE.

Je ne le sais point.

BRIDAU, saisit sa canne.

Et je vais vous montrer, moi, que vous le savez.

VÉDIE.

Monsieur... monsieur...

BRIDAU.

Ah ! sacrée bourrique ! si tu ne veux pas que je démolisse ta carcasse, tu vas parler. Où est madame ?

VÉDIE.

Je ne sais pas.

BRIDAU.

Alors, gare là-dessous.

VÉDIE.

Monsieur, défendez-moi.

BRIDAU.

Attends, je vais te délier la langue.

VÉDIE.

A moi! au secours!

BRIDAU.

Veux-tu parler?

ROUGET.

Védie, je t'en supplie, dis-moi où est Flore, dis-le moi?

BRIDAU.

Si elle ne répond pas, chassez-la.

ROUGET.

Oui, oui, je te chasserai, tu entends, je te chasserai. Où est Flore?

VÉDIE.

Hé, monsieur! Madame est chez le commandant Mignonnet où on attèle une voiture pour elle.

ROUGET.

J'y vais.

BRIDAU.

Ne bougez pas.

ROUGET.

J'y vais.

BRIDAU.

Ne bougez pas. Elle vous attend. Ne voyez-vous pas que cette singesse se moque de vous. Elle veut

vous ramener à ses pieds. Il faut qu'elle vienne repentante aux vôtres.

ROUGET.

Je veux la voir.

BRIDAU.

Non.

ROUGET.

Laisse-moi passer...

BRIDAU.

Non.

VÉDIE, à Rouget.

Je vais crier au secours.

BRIDAU.

Kouski, ferme la fenêtre.

Kouski se met devant la fenêtre et empêche Védie d'avancer. — Bridau rattrape son oncle qui allait sortir. — Borniche paisible appuyé sur sa canne regarde la scène.

ROUGET.

Laisse-moi passer, bandit, laisse-moi passer, brigand. Au secours.., on m'enferme ! Je veux sortir.

BRIDAU.

Et je vous dis, tonnerre de Dieu ! que vous ne sortirez pas ! Personne ne sortira d'ici. Je suis votre neveu, je ne souffrirai qu'on vous dindonne.

ROUGET.

Flore ! Flore ! Flore !

BRIDAU.

Voulez-vous vous taire, vieil imbécile ! on vous la ramènera, votre Flore. Ecrivez, ou plutôt non, vous êtes incapable de faire une lettre en ce moment, et nous perdrions du temps. Védie ! Védie !... Allez au

près de mademoiselle Brazier, en trottant, n'est-ce pas ? Et dites-lui ceci : mon oncle lui donne cinq minutes pour revenir. Si dans cinq minutes elle n'est pas ici, si elle n'a pas fait sa soumission, soit, qu'elle parte, elle est libre.

ROUGET.

Philippe !

BRIDAU.

Qu'elle parte ! Mais qu'elle ne caresse pas l'espoir de voir mon oncle courir après elle. Il m'assommerait plutôt que de franchir le seuil de cette porte. Et ajoutez que, si elle ne revient pas subito, demain matin, l'inscription préparée sera remplie à mon nom.

ROUGET.

Mais...

BRIDAU.

A mon nom. Répétez tout cela à votre domestique.

ROUGET.

Védie, il faut que madame revienne ; dis-lui que je lui demande de revenir.

BRIDAU.

Et dites-lui que je le veux. Allez. Kouski, accompagne cette femme, aie soin qu'elle répète fidèlement mes paroles.

Védie et Kouski sortent.

ROUGET.

Flore !

Rouget se lamente sur une chaise. — Borniche se frotte les mains, puis s'approche de lui.

BORNICHE.

Mais m'sieu Rouget, faut pas vous désoler comme ça. Elle reviendra vot' demoiselle Flore. Elle ne sera

pas si sotte que de vous quitter. Tant il y a de l'herbe dans le pré, tant la vache broute.

BRIDAU.

Ah ! ah ! vous connaissez l'enfant, vous !

BORNICHE.

Oh ! oui, m'sieu l'officier. Ah ! on fait des disettes, dans le pays, sur elle... et sur le commandant Gilet.

BRIDAU.

Eh bien, mon oncle ?

ROUGET.

C'est faux ! c'est faux !

BORNICHE.

C'est faux ? Oh ! que le tonnerre du bon Dieu m'écrase, si je dis des menteries. Je les ai vus tous les deux, une fois, il y a trois ans, je les ai vus comme je vous vois... Ils étaient du côté de Frapesle, sur l'herbe, et là, sous le regard du bon Dieu... J'en ai eu, comme qui dirait, un éblouissement.

BRIDAU.

En voilà assez. Vous lui faites de la peine. Au revoir.

BORNICHE.

Mais j'étais venu pour parler de nos affaires avec ce bon m'sieur Rouget, pour...

BRIDAU.

Vous reviendrez plus tard. Allons, rompez !

BORNICHE.

Ah ! bien, m'sieu l'officier. (Il salue.) Au revoir m'sieu... au revoir, m'sieu Rouget.

Il sort.

BRIDAU.

Ah ! ça, vous avez donc fait votre testament?

ROUGET.

Oui.

BRIDAU.

Ça n'était pas gentil; une partie de cette fortune, celle dont nous a frustrés notre grand-père revenait à Joseph et à moi. Et puis c'était une bêtise. Où est-il ce testament ? chez votre notaire ?

ROUGET.

Non.

BRIDAU.

Où ?

ROUGET, désigne le secrétaire.

Là.

BRIDAU.

Dans ce secrétaire ?

ROUGET.

Oui. (Bridau va au secrétaire. Il fouille.) Mais Philippe...

BRIDAU.

Quoi ? Un testament, ça se refait. (Le met dans sa poche.) Et vous referez celui-ci quand Flore sera redevenue ce que jamais elle n'aurait dû cesser d'être : une servante aimable et soumise. Je lui ferai comprendre sa vraie position devant vous. Allez, à partir d'aujourd'hui vous allez être adoré, comme vous pouvez l'être, moitié fil et moitié coton.

ROUGET.

Que va-t-il arriver?

BRIDAU.

Il vous arrivera dans trois minutes mademoiselle Brazier, douce comme l'agneau pascal.

ROUGET.

Dieu le veuille.

BRIDAU.

La reine de votre cœur va rentrer ici. M. Gilet en est sorti. Ne serez-vous pas heureux comme un pape?

ROUGET.

Elle ne me pardonnera pas la peine que je vais lui faire.

BRIDAU.

Elle vous aimera et dru, je m'en charge.

ROUGET.

Elle m'abandonnera.

BRIDAU.

Non pas, tant que vous me tiendrez cette gaillarde-là par l'intérêt.

ROUGET.

Elle ne rentrera pas.

BRIDAU.

Voyons, mon oncle, si elle revient, si elle vous fait ses bons yeux, si elle vous chouchoute plus qu'autrefois, vous reconnaîtrez que j'ai bien manœuvré.

ROUGET.

Oui.

BRIDAU.

Et vous vous conduirez désormais par mes conseils?

ROUGET.

Oui.

BRIDAU.

Alors, réjouissez-vous, tout ira comme dans le Paradis.

Silence.

ROUGET.

Elle ne revient pas. Elle ne reviendra pas!

BRIDAU.

Où reste Mignonnet?

ROUGET.

A deux pas, rue de l'Etape au vin.

BRIDAU, regardant par la fenêtre.

Donc Kouski a déjà vu la belle Flore, il lui a parlé avec énergie, il a été éloquent, il l'a décidée à rentrer... et... Tenez, voilà votre belle fuyarde! (Rouget veut se précipiter vers la porte.) Oh! doucement, mon oncle! N'allez pas compromettre votre dignité et déshonorer vos cheveux blancs. Il ne convient pas que vous couriez au devant de cette demoiselle qui a eu des torts envers vous. Rentrez dans votre chambre.

ROUGET.

Mais Philippe...

BRIDAU.

Laissez-moi faire. Je travaille pour votre bonheur. Allons, mon oncle, allons...

Il pousse Rouget chez lui. Entrent Flore et Védie.

BRIDAU.

Sortez, Védie, j'ai deux mots à dire à mademoiselle.

FLORE.

Vous êtes donc le maître ici?

BRIDAU.

Pas encore, mais je le serai.

FLORE.

C'est ce que nous verrons.

BRIDAU.

Croyez-moi, mademoiselle, au lieu de nous traiter de Turc à Maure, nous ferions mieux de marcher la main dans la main. Nous avons des intérêts communs. En tout cas, je vous en avertis, ma mignonne, j'ai rétabli les chances de la lutte. Vous n'avez plus d'avantages sur moi, voici le testament.

FLORE.

Vous avez volé ce papier?

BRIDAU.

Il m'a été confié par mon oncle. Il peut le refaire, employez-vous y. Quand on veut une fortune, ma toute belle, il faut la gagner. Vous êtes d'ailleurs assez gentille pour cela. Mais il serait plus sage d'entrer dans mes vues : j'ai de jolis projets d'avenir pour nous deux.

FLORE.

Vous êtes fou.

BRIDAU.

Alors, décidément, ennemis ou alliés?

FLORE.

Je vous hais.

BRIDAU.

Ça passera.

Flore sort.

KOUSKI, entrant.

Mon colonel, madame Brazier a rencontré Ors'anto

tout à l'heure. Elle lui a remis un billet qu'elle devait avoir préparé. Ors'anto a couru chez le capitaine Mignonnet, a sauté dans la voiture attelée et il est parti à fond de train.

BRIDAU.

Ah! elle met son Max au courant de la situation. Sans doute, il va revenir; très bien, parfait, nous allons nous débarrasser de lui. Va, mon vieux lapin, tu assisteras le 2 décembre à une réunion de grognards qui promet d'être joviale! Mademoiselle la rabouilleuse, nous allons vous rabouiller!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

La même chambre, mais dont on voit le mur qui était resté invisible pendant les actes précédents.

La porte qui était au fond à gauche est venue à gauche premier plan. — La petite porte ouvrant sur l'escalier, qui était au milieu du mur du fond, est maintenant à gauche. La fenêtre est au fond. — La salle à manger aussi au fond, mais vers la droite; on en voit tout l'intérieur. Enfin, à droite, se trouve le mur qu'on ne voyait pas dans les actes précédents. — Au milieu, une grande cheminée avec une horloge de Boulle et deux chandeliers d'argent à six branches. — La grande tab'e est devant la porte.

Le soir.

Flore, Max, Rouget se lèvent de table.

Fin de repas triste. — Un long silence. — Ils se regardent, gênés.

VÉDIE.

Madame, puis-je desservir?

FLORE.

Oui. (Silence.) On n'est pas revenu?

VÉDIE.

Si madame, à six heures, ce soir, pendant que vous étiez sortie.

FLORE.

Qu'est-ce que tu as dit ?

VÉDIE.

Que monsieur était couché.

FLORE.

Qu'a-t-on répondu ?

VÉDIE.

Qu'on repasserait demain, sur le coup de dix heures avec un médecin.

FLORE, à Rouget.

Vous ne le recevrez pas, son médecin non plus.

ROUGET.

Je ferai ce que tu voudras.

Nouveau silence.

MAX.

Je vais fumer une pipe dehors.

FLORE.

Prenez garde, les gens d'en face pourraient vous voir.

MAX.

La nuit est épaisse.

FLORE.

Rentrez avec vos camarades dès qu'ils arriveront, ne restez pas sur la place à causer avec eux.

MAX.

Oh ! que de précautions ! Quand le colonel serait venu boire le champagne, ici, ce soir, ça ne m'aurait guère gêné.

FLORE.

Il ne remettra plus les pieds dans la maison. (A Rouget.) N'est-ce pas ?

MAX.

Enfin! puisque c'est pour faire plaisir à M. Rouget! On sera prudent.

Il sort — un silence — Rouget s'accoude à la table et pleure.

FLORE.

Encore! Qu'est-ce que vous avez?

ROUGET.

Rien.

FLORE.

Vous devriez être heureux cependant, on fait vos quatre volontés.

ROUGET.

Oui.

FLORE.

Alors? En revenant, je vous ai dit, choisissez entre votre neveu et moi. Vous avez choisi. J'ai été très gentille à partir de ce moment-là, est-ce vrai? De votre côté vous m'avez obéi avec beaucoup de bonne volonté, ça, je le reconnais. Votre gueusard de neveu est venu par trois fois, vous vous êtes couché bien docilement comme si vous aviez la fièvre. Vous n'avez répondu à aucune de ses questions. Vous avez fait celui qui veut dormir, vous avez très bien joué votre rôle. J'ai toujours dit que vous étiez plein de malice, mon rat. (Elle l'embrasse et s'assied près de lui.) Voyons, je ne pouvais pas habiter cette maison en même temps que ce soudard qui avait voulu m'en chasser. D'autre part, eût-il été juste de rendre le commandant Gilet responsable de mon algarade? Il était parti pour me retenir une chambre à Bourges. Il ne voulait pas me laisser seule dans une grande ville pendant plusieurs jours. C'était pas convenable. Vous avez eu du chagrin, n'est-ce pas?

ROUGET.

Oui.

FLORE.

Et moi ! J'en ai eu plus que vous. Oh ! c'est la vérité, foi d'honnête fille. Avez-vous cru que je pourrais sans regrets quitter cette demeure où j'ai été recueillie, élevée? Je suis attachée à ces murs comme le lierre dans les fentes de la tour Blanche. Ah ! dame, quand en rentrant ici, j'ai vu votre neveu, avec son sourire insolent et son air narquois, mon sang n'a fait qu'un tour ! A ce moment, tenez, si vous aviez eu la faiblesse de me donner la somme que je vous demandais, eh bien, oui, je serais partie.

ROUGET.

Tu serais partie?

FLORE.

Ç'aurait été vilain de ma part, mais je ne me possédais plus. Cet homme m'avait dit des paroles blessantes. J'étais exaspérée! Allons! Le passé est mort. Faisons une croix dessus. Et maintenant effaçons les traces de ces larmes, mon bichon. Vite, avant l'arrivée de ces messieurs. Ils croiraient qu'on te rend malheureux. (Elle lui tamponne les yeux avec son mouchoir) Là, vieux Jean, tu as le teint frais comme un jeune homme. (Entre Borniche.) Ah ! vous voilà, vous?

BORNICHE.

Bonsoir, monsieur Rouget, bonsoir, madame.

FLORE.

Vous arrivez à huit heures?

BORNICHE.

Ben, j'vas vous dire. Il m'a fallu aller jusqu'à Vatan, aujourd'hui... parce que... j'étais... désargenté... Alors, j'ai fait comme qui dirait un emprunt...

FLORE.

Vous nous contez des bourdes, vieux finaud. Vous êtes riche, on le sait.

BORNICHE.

Ah! si on peut dire! un pauv' homme comme moi, qu'a été quasiment ruiné par des garnements.

FLORE.

Enfin, vous avez les trois mille francs?

BORNICHE.

Les trois mille francs?... Si j'ai les trois mille francs? Faut ben! Puisqu'on me menaçait de faire vendre tout mon saint frusquin, au cas que je payerais pas, recta, le 2 décembre.

FLORE.

Eh bien, donnez-les.

BORNICHE.

Et mon billet?... mon petit billet... où est-il?

FLORE, allant au secrétaire.

Le voilà!

BORNICHE.

Dire que pour un méchant bout de papier, j'vas vous bailler mes écus, mes beaux écus, tout neufs.

FLORE.

Voyons, dépêchez-vous. On attend des visites.

BORNICHE.

Là, tenez... deux mille francs, et là-dedans, deux cents écus.

FLORE.

Y a le compte?

BORNICHE.

Le compte? Ben sûr. J'suis honnête, moi.

FLORE.

Allons vérifier.

Elle entre dans sa chambre en emportant les billets et le sac d'argent.

ROUGET, appelant Borniche qui allait suivre Flore.

Borniche !

BORNICHE.

Mais...

ROUGET.

Veux-tu gagner cent écus ?

BORNICHE.

Cent écus !

ROUGET.

Oui, cinq cents francs.

BORNICHE.

Si je veux gagner cent écus ? Ah ! bon Dieu de bon sang ! Cent écus, c'est-y pas une farce ?

ROUGET.

Va dire à mon neveu Philippe de venir.

BORNICHE.

L'officier ?

ROUGET.

Oui !... Tu le trouveras en face chez M. Hochon... ou Hochon te dira où il est.

BORNICHE.

Mais... M'ame Brazier ?

ROUGET.

Cent écus pour toi si tu le découvres et s'il vient. Dis-lui qu'on m'a forcé à faire le malade, que je me orte bien, dis-lui que je reçois ce soir ses camara-

des, qu'il se présente ici sans souffler mot de ta démarche.

BORNICHE.

Mais, monsieur Rouget, une supposition qu'on apprendrait que c'est moi qui... j'suis un pauv' vieux ben innocent et sans défense.

ROUGET.

On ne saura rien.

BORNICHE.

Oh! vous finirez par découvrir le pot aux roses à m'ame Brazier.

ROUGET.

Dieu m'en garde!

BORNICHE.

Elle vous tirera les vers du nez.

ROUGET.

Non, Borniche. Enfin, tu détestes Gilet?

BORNICHE.

Oh! faut pas dire des choses pareilles. Je suis un bon chrétien, je ne veux de mal à personne.

ROUGET.

Moi, je le hais.

BORNICHE.

Vous, m'sieu Rouget?

ROUGET.

Oui, moi! moi!

BORNICHE, prudent.

C'est ben possible.

ROUGET, avec une rage concentrée.

Je ne veux plus le voir dans ma maison, à ma

table. Je ne veux plus l'avoir entre nous deux. Il l'aime, Borniche, oui. Je le sais. Je le sais. Tu me l'as dit. Je le savais déjà. Un jour, je l'ai surpris. Il voulait la prendre dans ses bras, le misérable. Oui, c'est un misérable qui me vole la tendresse de Flore et qui me volerait mon argent. Mais je ne serai plus sa dupe, je ne veux plus être sa dupe. Dis à Philippe de venir, qu'il le provoque et qu'il le tue.

BORNICHE, le faisant taire.

Ça ne se crie pas.

ROUGET, plus bas.

Oui, qu'il le tue pour qu'elle soit à moi tout entière, à moi, à moi seul.

BORNICHE.

Y ne voudra pas.

ROUGET.

Il m'a promis de le tuer. Je l'installerai ici à la place de l'autre, je le traiterai comme mon fils, je le coucherai sur mon testament avec son frère. Promets-lui tout cela.

BORNICHE.

Mais, m'sieu Rouget, moi, je...

ROUGET.

Va donc! Cent écus pour toi, et s'il le tue cent cinquante. Va !

Entrent le général Carpentier et le capitaine Mignonnet. — Le général est amputé d'un bras, Mignonnet a une jambe de bois. — Ils sont en uniforme.

CARPENTIER.

Bonsoir, monsieur Rouget.

MIGNONNET, gros, ventru, familier.

Bonsoir, papa Rouget.

ROUGET.

Bonsoir, mon général. Bonsoir, capitaine Mignonnet.

MIGNONNET.

Et Max, notre ami Max?

ROUGET.

Il fume une pipe, là, sur la place Saint-Jean.

MIGNONNET.

Tiens! l'avons pas aperçu. Rien d'étonnant, il fait noir comme dans la gueule d'un canon.

FLORE, entrant, à Borniche.

C'est bon, le compte y est. Au revoir, Borniche.

BORNICHE.

Bonsoir, madame, bonsoir, messieurs et la compagnie.

Il sort après avoir échangé un coup d'œil avec Rouget.

MIGNONNET.

Bonsoir, mademoiselle, bonsoir; bonne santé, hein? On voit ça à la façade. Moi, je souffre, je gueulerais comme un putois. Mes rhumatismes, mes sacrés nom de... mes rhumatismes, quoi! Souvenir de la campagne de Prusse, cinq jours dans un marais, sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes, avec de la vase jusqu'au cou, englué. (A Rouget.) Ah! ça, on nous a dit que vous étiez malade, vous, hier, et que la réunion de ce soir était contremandée?

FLORE.

C'est que... M. Rouget s'était trouvé souffrant...

alors... Mais comme il allait mieux, ce tantôt, M. Gilet vous a envoyé Ors'anto.

MIGNONNET.

Oui, oui. Faut pas vous laisser glisser, père Rouget. Sale coup pour ce bon Max et cette belle enfant. Pas, mademoiselle? Seriez désolée si le vieux passait l'arme à gauche?

FLORE, à Carpentier.

Vous pouvez fumer, général.

CARPENTIER.

Merci, mademoiselle.

On entend chanter dans la coulisse.

FLORE, inquiète.

Qui est-ce qui chante?

La voix se rapproche — on distingue les paroles : Veillons au salut de l'Empire.

RENARD, il est gris, il entre en chantant. Il est en uniforme.

Veillons au salut de l'Empire... Vive l'Empereur!

FLORE, très inquiète.

Mais, commandant Renard...

RENARD.

Quoi? Je suis content... j'ai gueuletonné et j'ai bu à la santé de l'Empereur, ce soir.

Il chante.

FLORE, regarde par la fenêtre.

Mais, on peut vous entendre.

RENARD.

Et après? Viendra-t-on m'empêcher de crier : Vive l'Empereur!... Qu'on s'y hasarde! Je braillerai tout mon saoûl pour embêter les Bourbons, qui m'ont fichu en demi-solde.

MIGNONNET.

Les Bourbons? Nous les foutrons dehors quelque jour à coups de bottes dans les reins.

RENARD.

Des salauds qui sont revenus derrière les alliés, cachés dans leurs fourgons.

MIGNONNET.

Comme du linge sale.

RENARD.

Et qui ont fait sortir de l'armée les bons bougres.

MIGGONNET.

Aussi, sont-ils propres leurs régiments peuplés de nobliaux qui ne valent pas nos Marie-Louise de 1815.

RENARD.

Bon Dieu! si les Cosaques pouvaient rappliquer une seconde fois, quelle brossée ils recevraient ces fistons!

MIGNONNET.

Bougre de bougre, comme je les verrais piler avec plaisir.

CARPENTIER.

Ah! ça! plaisantez-vous, Mignonnet! Qu'importe qu'il y ait les punaises de Louis XVIII ou les aigles impériales sur les drapeaux. Ces chiffons-là sont français, vous ne devez pas souhaiter qu'ils soient traînés dans la boue.

Entrent Potel et Max. — Potel est en uniforme.

POTEL.

Messieurs!... De jour en jour plus belle, mademoiselle. Daignez accepter les hommages d'un fils de

Bellone qui malheureusement ne peut mettre à vos pieds que ses vœux.

FLORE.

Ors'anto, les verres.

Pendant ce qui suit, Ors'anto et la Védie mettent les verres sur la table, apportent les bouteilles de champagne etc. — Les officiers forment un groupe — ils allument des cigares. — Tous les officiers, sauf Max, sont en uniforme.

MIGNONNET.

Ah! cela fait plaisir de se retrouver entre camarades.

RENARD.

Et de boire!

CARPENTIER.

Et de parler de Lui!

MAX.

Voilà qui me rappelle nos soirées de bivouac.

MIGNONNET.

Où l'on mangeait tantôt d'immondes ripopées, où l'on faisait un balthazar avec un filet taillé dans un cheval crevé, cuit sous la cendre et qu'on assaisonnait de poudre, mais où l'on bâfrait parfois comme des rois avec les victuailles chapardées dans les maisons abandonnées.

POTEL.

On sablait le champagne en attendant que l'aube se levât, l'aube riante d'un jour de bataille.

RENARD.

Où on éventrait joyeusement les alliés.

MIGNONNET.

Les beaux coups qu'on donnait et qu'on recevait.

MAX.

En ai-je ouvert des crânes et vidé des ventres!

RENARD.

Etait-ce beau, nos combats, nom de Dieu! était-ce beau!

MIGNONNET.

Il ne fallait qu'obéir à ses chefs et marcher au canon, on n'avait à penser à rien.

RENARD.

Le plus heureux temps de la vie est celui qu'on passe sur les routes.

MAX.

Et on avait des aventures.

TOUS.

Ah! les aventures!

MIGNONNET.

Ces Allemandes sentimentales et ces Italiennes passionnées qu'on prenait d'assaut comme les villes!

RENARD.

Combien en ai-je eu de ces femmes qu'on ne gardait qu'une semaine, deux jours, une nuit.

MIGNONNET.

Et moi!

MAX.

Et moi!

POTEL.

Et moi! Quand j'étais sous les ordres de Murat...

RENARD.

Ah! le père l'Enfonceur... Tout pliait devant lui.

MIGNONNET.

Parbleu !... D'ailleurs, à la guerre, mes amis, il n'y a qu'un bon principe; il faut se jeter sur l'ennemi et lui manger le nez.

CARPENTIER.

Croyez-vous, Mignonnet?

MIGNONNET.

Oui, mon général. Ç'a toujours été la tactique de Napoléon.

POTEL.

Quand j'étais sous les ordres de Murat, avant de prendre Ulm, mon régiment se cantonna dans le parc d'un château qu'habitait une jeune beauté, une comtesse. J'y cours pour empêcher tout pillage. J'arrive au moment où mon maréchal des logis couchait en joue cette belle personne. D'un revers, j'étends mon drôle à terre. La dame perd la tête, elle se jette dans mes bras. Oh! mes amis, j'ai passé là une heure... Elle était blonde, grande, souple et dans le lit c'était une guenon.

RENARD.

Ce n'est pas à Issoudun qu'arriveraient des aventures pareilles.

MIGNONNET.

Bougre, non !

MAX.

Issoudun aurait engourdi Napoléon.

MIGNONNET.

Sang Dieu! s'il pouvait revenir, l'Ancien, et nous faire recommencer notre chevauchée à travers l'Europe.

POTEL.

Qui nous rendra nos belles années de jadis !

RENARD.

Nos entrées triomphales dans les capitales, à cheval, sabre au clair, sous le regard des dames.

MAX.

Et nos jours de combat, où vraiment on se sentait des hommes.

CARPENTIER.

Pour moi mes camarades, quand je jette un regard en arrière, il n'est pas une de ces émotions que je regrette, pas une de ces journées que je consentisse à revivre. Ce sont des souvenirs sans gloire que de n'avoir été pendant toute sa vie qu'une chose qui tue. Voyez-vous, mes amis, nous tenons à la fois du victimaire antique et du bourreau. Quand les Dieux inconnus les réclament, il faut offrir des hécatombes, mais il ne faut pas montrer une joie indécente dans le sacrifice, ni égorger sans raison les brebis.

Un silence.

MAX.

Verse le champagne, Ors'anto.

RENARD.

Vous allez trinquer avec nous, papa Rouget.

POTEL.

Et vous aussi, mademoiselle.

MAX, levant son verre.

Messieurs, buvons à la gloire impérissable du petit Tondu qui maintenant est dans le Paradis des braves.

RENARD.

Buvons à la Grande Armée.

TOUS.

A la Grande Armée!

CARPENTIER.

Pourquoi ne voit-on pas votre neveu, monsieur Rouget? On m'assurait qu'il est à Issoudun. Est-ce vrai?

ROUGET.

Mon... neveu... oui.

FLORE.

M. Rouget a eu à se plaindre du colonel.

MAX.

J'ai reçu hier des lettres qui m'ont édifié sur le genre d'existence qu'il mène depuis dix ans et ce matin j'ai reçu les journaux qui relatent les incidents de son procès devant la chambre des pairs.

MIGNONNET.

Ah! ah!

MAX.

La conduite de M. Bridau a été celle d'un imbécile ou celle d'un mouchard.

CARPENTIER.

Je ne connais pas le colonel Bridau, mais j'ai entendu parler de lui à l'armée. Il n'avait pas la réputation d'un imbécile et personne ne le croyait capable de trahir des camarades.

MAX.

Possible, mais si je le voyais, avant de lui tendre la main, j'exigerais quelques explications sur le rôle qu'il a joué dans le procès de Paris.

FLORE.

Commandant, monsieur Rouget ne veut pas qu'on aille quereller son neveu, il faut le laisser vivre dans son coin.

POTEL.

Ce sera sage. Il n'a pas la gueule d'un homme qui se laisse embêter. Je l'ai rencontré avant-hier, ses pistolets sous le bras. On dirait qu'il s'exerce l'œil et la main en vue d'une affaire.

MAX, haussant les épaules.

Peuh !... (Ors'anto a de nouveau rempli les verres. — Max lève son verre.) Messieurs, puissions-nous tous nous retrouver à pareil jour, l'an prochain.

On trinque. — On va boire quand Bridau paraît, suivi de Kouski.

BRIDAU.

Mes chers camarades, j'ai appris que vous deviez vous réunir chez mon oncle, ce soir, pour fêter l'anniversaire du couronnement de notre Empereur. Bien que, par quelque oubli excusable sans doute, on ne m'ait pas invité à me joindre à vous, j'ai pensé qu'on ferait bon accueil à un homme qui a porté les ordres du patron à la bataille de Montereau et qui a été décoré de sa main.

FLORE, très émotionnée s'appuyant à la table.

Mais... certainement, colonel.

BRIDAU.

D'ailleurs, nous avons, messieurs, deux grandes amies communes qui nous rapprocheront : l'armée et la patrie. Mais j'aperçois parmi vous un de mes anciens camarades. Je vais demander au capitaine Renard de faire les présentations.

RENARD, présentant.

M. Philippe Bridau, chef d'escadron aux dragons de la garde, M. le général Carpentier, M. Mignonnet, commandant des voltigeurs; M. Potel, capitaine d'artillerie de la garde; M. Max Gilet, chef de bataillon des voltigeurs de la garde.

Bridau salue tout le monde, sauf Gilet.

BRIDAU, passant.

Bonsoir, mon oncle, je vous demande pardon de m'introduire avec un peu de sans-façon chez vous, mais c'est comme une sorte de devoir que j'avais à remplir ici, vous comprenez. Allez-vous mieux? hein? Ah! ah! vous avez bu du champagne... je vous vois tout ensommeillé. Bien, bien! ne vous occupez pas de nous, dormez! (Il va à la table.) Buvons à l'Empereur, mes amis.

TOUS.

A l'Empereur!

MIGNONNET.

Mort à l'Anglais!

RENARD.

Honte à Hudson Lowe.

Tout le monde boit, sauf Gilet.

BRIDAU.

Vous ne buvez pas, commandant?

MAX.

Je n'ai plus soif.

FLORE.

M. Gilet allait se retirer avec ses amis quand vous êtes entré.

MAX.

Oh! nous ne sommes pas pressés de partir.

FLORE.

C'est que M. Rouget a l'habitude de se coucher de bonne heure. N'est-ce pas, monsieur Rouget?

ROUGET.

Oui. Mais il reste des bouteilles de champagne, je ne les remettrai pas dans la cave. Non! non!... Il faut que ces messieurs les vident.

RENARD.

Parbleu! un jour comme celui-ci. (Tendant son verre à Ors'anto.) Emplis mon bénitier.

POTEL.

Nous sommes en famille. Parlons de l'Empereur.

MIGNONNET.

Tant que les ultras nous fichent la paix.

RENARD, à Bridau.

A Paris, la police ne tolérerait pas de réunion de ce genre, n'est-ce pas, mon vieux frère?

MAX.

Pourquoi diable, Renard, vas-tu parler de police au colonel Bridau?

FLORE, intervenant.

Commandant!

BRIDAU.

Le commandant Renard n'y entendait pas malice, lui!

MAX.

Moi non plus, mon cher colonel. Mais puisqu'il est question de police voudriez-vous nous donner quelques éclaircissements au sujet de votre procès. Nous en causions tantôt. Si vous avez vraiment (Plus bas.) conspiré contre Charles X... et vous pensez bien que

nous eussions souhaité que votre complot réussît, car nous haïssons les Bourbons...

RENARD, *gris.*

Les Bourbons! Cochons! Sacrés cochons!

MAX.

Comment expliquer cependant une condamnation si bénigne? Vous l'avouerai-je? Il flotte sur toute cette affaire un je ne sais quoi de... d'incertain... de louche enfin... votre conduite ambiguë pourrait être interprétée défavorablement par ceux qui ne connaîtraient pas... la droiture de votre caractère...

FLORE.

Ce n'est pas l'heure, monsieur Max, d'entamer des discussions de ce genre. Il se fait tard, M. Rouget a sommeil.

ROUGET.

Oh! non, Flore, je t'assure.

BRIDAU, *à Max.*

Les gens du pouvoir ont affecté de ne pas prendre notre complot au sérieux. Ils ont voulu tourner en ridicule cette conspiration. De là leur indulgence.

MAX.

Oui, mais vos réponses aux questions du président?

BRIDAU.

Vous les trouverez dans tous les journaux.

MAX.

Elles m'ont paru... assez... embarrassées.

BRIDAU.

Je suis sûr qu'elles paraîtront catégoriques à ceux qui les liront avec bonne foi.

MAX.

Voulez-vous dire, colonel... ?

MIGNONNET.

C'est bon, n'insiste pas.

FLORE.

N'insistez pas.

MAX.

Voulez-vous dire que j'apporte de la mauvaise foi dans cette discussion?

BRIDAU.

La pensée ne m'en est pas venue, car soyez persuadé qu'alors, c'est moi qui vous eusse sommé de vous expliquer.

FLORE.

Messieurs...

CARPENTIER.

Messieurs... Voyons...

FLORE.

Monsieur Rouget, je vous en prie.

ROUGET, *qui feint de dormir.*

Hein... quoi ?

FLORE.

Faites-les taire !

ROUGET.

Qu'est-ce que tu dis ?

BRIDAU.

Et d'ailleurs, mon cher commandant, gardez-vous bien de croire qu'on ne m'a infligé qu'une peine légère... Cinq années d'internement d'Issoudun! Songez donc à cela! J'ai eu le plaisir de rencontrer dans cette ville d'anciens compagnons d'armes, de vieux

lapins, c'est vrai, mais il faudra y coudoyer aussi des lascars peu recommandables.

MAX.

Et qui donc, s'il vous plaît?

BRIDAU.

Mais ces personnages que vous devez connaître et sur lesquels courent des histoires honteuses. On parle de jeunes quidams bernant effrontément de vieux maris qui firent la sottise de les recueillir chez eux et de les héberger, d'aimables gotons qui avec leurs grimaces ont arraché à la faiblesse de barbons trop crédules des testaments scandaleux, d'écornifleurs enfin, d'écumeurs de marmites qui se sont faufilés dans des maisons où ils mangent, boivent, dorment comme les prétendants chez Ulysse et qui n'attendent que la mort du maître du logis pour chausser tranquillement ses pantoufles.

MAX.

Mais, qui entendez-vous désigner ainsi? Ce n'est pas tout que de calomnier, il faut encore donner des preuves et avancer des noms.

BRIDAU, sans lui répondre.

Enfin, messieurs, avouons qu'il n'y a pas ici de grands divertissements. Pour un homme qui comme moi, ne haïssait pas la bagatelle, je suis assez privé. Bast! je ferai des économies pour le jour où je retournerai à Paris, auprès de ces demoiselles! (A Max.) Car moi je ne suis pas de ceux à qui les lits de plumes donnent des rentes.

MAX, se maîtrisant.

Que signifie ce coup d'œil? Est-ce pour moi que vous dites cela, mon cher colonel?

FLORE.

Max !

BRIDAU.

Prenez-le comme vous voudrez, commandant Gilet.

MAX.

Colonel, mes deux amis que voici, Potel et Mignonnet, iront...

TOUS ENSEMBLE.

FLORE. — Max ! Max ! Je ne veux pas que tu te battes. (Secouant Rouget.) Réveillez-vous donc, ils vont s'égorger.

POTEL. — Colonel ! Commandant ! un peu de calme ! l'amitié doit présider à ces agapes.

CARPENTIER. — Mais, messieurs, vous n'y pensez pas. Un duel ! Il ne faut pas s'aligner pour un motif futile.

RENARD. — Un jour comme celui-ci ! s'insulter au lieu de boire ? Bridau, tiens, prends ce verre et trinque avec lui, ça vaudra mieux.

MIGNONNET. — Un duel entre gens de la garde. Que diront les pékins. Max réservons toutes nos forces pour descendre les Ultras.

ORS'ANTO. — On insulte mon maître.

KOUSKI. — C'est le commandant qui a insulté mon colonel.

ORS'ANTO. — Je lui crèverai la paillasse à ton colonel.

KOUSKI. — Si tu t'avises d'y toucher, je te casse la gueule.

ORS'ANTO. — Répète un peu pour voir.

KOUSKI. — Je te casse la gueule.

ORS'ANTO. — Attends.

Ils tombent en garde pour boxer.

BRIDAU, à Kouski. — La paix ! la paix, Kouski.

MIGNONNET.

La garde contre la garde ! Vous n'y pensez pas, messieurs ! Les bourgeois d'Issoudun vont voir la garde contre la garde ! A la guerre, je ne dis pas, deux braves de la garde ont une querelle, on se bat; il n'y a pas de pékins pour se moquer d'eux. Mais ici, en pleine paix, devant les bourgeois. Non ! ce n'est pas possible. Laisse-moi prendre ta place, Max. On ne verra pas la garde contre la garde.

FLORE, à Carpentier.

Général, je vous en supplie, faites qu'ils ne se battent pas.

BRIDAU.

Eh ! mon Dieu, mademoiselle, ne vous mêlez pas de cette affaire qui doit se traiter d'homme à homme et occupez-vous de mon oncle qu'il faut aller coucher.

ROUGET.

Oui, Flore, viens.

FLORE.

Non, je ne sortirai pas avant...

MAX.

Allez, mademoiselle, allez.

Flore sort avec Rouget.

BRIDAU.

Messieurs, je ne connais personne à Issoudun et le commandant Mignonnet a raison, il ne faut pas nous donner en spectacle aux bourgeois.

MIGNONNET.

Oh ! si quelque pékin s'avisait de parler, nous lui ferions avaler sa langue et sans sauce.

BRIDAU.

Mieux vaut qu'ils ignorent tout de ce démêlé entre

camarades. Je prierai donc le général Carpentier et mon ami Renard de vouloir bien me servir de témoins.

CARPENTIER, après un coup d'œil à Renard.

C'est accepté.

BRIDAU.

Auriez-vous l'obligeance, messieurs, de conférer tout de suite entre vous sur ce petit différend pour qu'on puisse le régler demain au point du jour.

CARPENTIER.

Nous allons en causer chez le commandant Mignonnet. C'est lui qui habite le plus près d'ici, n'est-ce pas?

BRIDAU, à Carpentier.

Alors, je vous demanderai, mon cher général, de vouloir bien revenir pour me faire connaître la décision prise. (Carpentier s'incline.) Car je reste chez mon oncle. M. le commandant Gilet comprendra, je pense, qu'il doit pour cette nuit, retourner à l'auberge.

MAX, sortant.

A demain, colonel.

BRIDAU.

A demain, commandant.

MIGNONNET, sortant avec Max, les bras au ciel.

La garde contre la garde.

POTEL, saluant et sortant.

Colonel !

BRIDAU.

Messieurs !

CARPENTIER, à Bridau.

Vous savez que la qualité d'offensé appartient au commandant Gilet.

BRIDAU.

Mais il me semble que...

CARPENTIER.

Oh ! vous l'avez insulté.

RENARD.

Gilet est d'une force peu commune au coupe-chou. Veux-tu que nous essayions de... d'arranger...

CARPENTIER.

Après les paroles échangées il faudrait présenter des excuses.

BRIDAU, riant.

Je n'y suis guère disposé.

CARPENTIER.

Evidemment. Mais alors...

BRIDAU.

Eh bien, faites pour le mieux.

RENARD.

Nous demanderons à tout hasard le pistolet.

CARPENTIER.

Je crains que ces messieurs n'exigent le sabre.

RENARD.

Tu sais, mon vieux, du repos, cette nuit. La moindre fatigue engourdirait ton bras. Et sur le terrain, il suffit d'arriver une seconde trop tard à la parade... on est frit !

BRIDAU.

Sois tranquille, je dormirai. Napoléon, la veille d'Austerlitz.

CARPENTIER.

A tout à l'heure.

Serrements de mains. — Carpentier et Renard sortent.

BRIDAU, à Ors'anto qui est remonté et qui va gagner sa chambre.

Vous ne coucherez pas ici, Ors'anto. Kouski prendra votre chambre.

KOUSKI, à Ors'anto, narquois.

Ton lit est-il moelleux, mon camarade?

ORS'ANTO.

Mon maître vous fermera le bec à tous et s'il lui arrive malheur, c'est à moi, Ors'anto, que vous aurez affaire.

BRIDAU.

C'est bon, monsieur Ors'anto, nous verrons. En attendant, par file à gauche, pas accéléré. (Ors'anto sort en grommelant. — A Védie.) Quant à vous, la Védie, accoutumez-vous à me considérer à partir d'aujourd'hui comme le maître. Si vous marchez droit, six cents francs de rente à la mort du vieux; à la première incartade, la porte. Allez dire à mademoiselle Flore que je l'attends ici. (Védie sort.) Kouski!

KOUSKI.

Mon colonel?

BRIDAU.

Cours chez Draquin, le maître de poste.

KOUSKI.

S'il est couché?

BRIDAU.

Tu le réveilleras. Qu'il attelle une voiture dare-dare.

KOUSKI.

Mais, mon colonel...

BRIDAU.

Quoi, imbécile, crois-tu que je veuille partir?

KOUSKI.

Alors .. la voiture ?

BRIDAU.

Elle est pour Max.

KOUSKI.

Le commandant Gilet!

BRIDAU.

Oui, si je décide la Brazier à filer avec lui.

KOUSKI, désappointé.

Ah!

BRIDAU.

Quoi ?

KOUSKI.

Le duel, ça serait plus gai.

BRIDAU, sévère.

Kouski, nous sommes venus à Issoudun pour conquérir une fortune et non pas pour nous amuser. (Pause.) Tu te mettras ensuite en faction devant la porte. Guette le retour du général Carpentier. Quand tu l'apercevras viens m'avertir.

KOUSKI.

Bien, mon colonel.

Il sort. — Bridau reste seul en scène, se frotte les mains. — Flore paraît.

FLORE, BRIDAU.

BRIDAU, allant à elle.

Nous avons à causer tous les deux.

FLORE, reculant.

Laissez-moi.

BRIDAU.

Vous préférez courir auprès du beau Max ? A votre aise. Au fait, c'est sa dernière nuit, qu'elle lui soit légère. Mais j'ai comme une idée qu'il vaudrait mieux pour vous, vous asseoir là et m'écouter. On pourrait s'entendre.

FLORE.

Qu'est-ce que vous voulez me dire ?

BRIDAU.

Oh ! rien, rien !.. Allez retrouver votre amant.

FLORE.

Je vais me coucher, dans ma chambre.

BRIDAU.

Craignez-vous que je n'avertisse mon oncle de votre escapade ? Je ne suis pas un mouchard. D'ailleurs un condamné à mort a droit à des douceurs. Allez retrouver Max.

FLORE.

Qu'est-ce que vous voulez me dire ?

BRIDAU.

Ah ! ah ! vous consentez à causer ? Soit, causons. (Il s'assied à califourchon sur une chaise.) Vous savez les raisons de ma querelle avec Gilet. Vous sentez donc, ma toute belle, que ce duel sera un duel à mort. Demain, le commandant sera mis à l'ombre par ce bras ou le sien m'aura fait descendre la garde. Si je meurs, vous serez la maîtresse chez mon vieil imbécile d'oncle, vous l'enterrerez, vous hériterez de sa fortune, vous épouserez votre Max. *Bene sit. Amen.* Mais il est probable que je resterai sur mes paturons et alors...

FLORE.

Colonel, je ne veux pas votre mort, et je ne veux pas que vous le tuiez. Pourquoi ce duel?

BRIDAU.

Oh ! dans le fond, je ne suis pas un mauvais bougre et je serais désolé de faire de la peine à une jolie fille comme vous. Non, je n'ai pas une envie immodérée de tuer ce Gilet.

FLORE.

Ah !

BRIDAU.

Il n'a qu'à s'en aller.

FLORE.

S'en aller ?

BRIDAU.

Qu'il parte pour l'Amérique. C'est un très beau pays : j'y ai été. Il fera fortune là-bas. Ce sera beaucoup plus honorable que de faire les cent coups la nuit, à Issoudun, ou le diable dans cette maison.

FLORE.

En Amérique ?

BRIDAU.

Notez, ma chère enfant, que je ne prétends pas vous séparer de lui. Partez ensemble. J'engagerai le vieux à vous donner une soixantaine de mille francs.

FLORE.

Qu'est-ce que nous ferions de vos soixante mille francs ? Nous ne partirons pas.

BRIDAU.

Les millions de mon oncle vous retiennent ici. Ah ! je comprends qu'il soit dur de lâcher une for-

tune qu'on avait dans la main. Aussi, entre la perte de votre amant et la perte d'un héritage, vous ne balancez pas. Le choix est fait. Vous préférez exposer ce garçon aux hasards d'une lutte sans merci, car je suis décidé à avoir sa peau, ou je lui vendrai cher la mienne.

FLORE.

Pourquoi se battre ? Vous disiez qu'on pourrait s'arranger. Si... on vous offrait... à vous, ce... ces... cette somme ?

BRIDAU.

Et j'irais faire des excuses, n'est-ce pas ? Mais j'aurais l'air de renâcler à la camarde. Je serais déshonoré, flétri. Même pour un million, à cette heure, je ne renoncerais pas à ce duel, à moins que lui et vous, vous ne disparaissiez.

FLORE.

Voyons, monsieur, qu'est-ce que vous avez contre Max ? Si quelqu'un vous a fait des mauvaises manières, c'est moi, moi seule. J'ai essayé de vous brouiller avec votre oncle, oui, là, c'est vrai. Je lui ai dit du mal de vous, c'est encore vrai. Je ne vous connaissais pas. Vous êtes tombé ici comme un boulet. J'ai cru que vous veniez pour me chasser de cette maison où je vis depuis seize ans. Alors dame, je vous ai traité en ennemi. Mais je peux obtenir de M. Rouget qu'à partir d'aujourd'hui il vous traite comme un parent qu'il aime ! Vous ne manquerez de rien pendant votre séjour à Issoudun. On aura des égards pour vous. Vous n'aurez plus à vous plaindre de moi. D'ailleurs, si je vous ai fait quelque avanie, Max l'ignorait. Comment voulez-vous que je lui demande de partir, de s'en aller dans les Amériques ?

Ça n'est pas possible. Vous ne pouvez pas cependant le tuer sans raison ou le blesser, ni risquer de vous faire tuer ou blesser par lui. Un malheur arriverait demain je ne m'en consolerais pas. Oh! monsieur, renoncez à ce duel, je vous en supplie. Je vous le demande pour vous, pour moi, je vous le demande à genoux.

BRIDAU.

Allons! allons! ne pleurez pas comme cela, vous finiriez par m'attendrir. Ah! je ferais une belle sottise si je suivais votre conseil, une sottise qui nous coûterait cher à tous deux. Je ruinerais mon avenir et le vôtre. Mais oui, car c'est pour vous autant que pour moi que je travaillerai demain. Laissez-moi régler nos comptes avec Max. Que ce duel ne vous inquiète pas, il n'en résultera rien que d'heureux pour vous.

FLORE.

J'en mourrai.

BRIDAU.

Mourir? La bonne blague. On ne meurt pas à votre âge. C'est le moment de prendre du plaisir. Et moi, moi que vous tenez pour un ennemi, je veux que vous soyez heureuse. Vous le serez. Allons, essuyez ces larmes; de beaux yeux comme les vôtres ne sont pas faits pour répandre des pleurs. Est-ce que, quoi qu'il arrive, une jolie fille ne tire pas toujours son épingle du jeu? Quelle catastrophe peut atteindre une femme qui a ces mains, ces épaules et les cheveux que voilà.

FLORE.

Mais, colonel, vous me parlez sans colère, vous n'êtes donc plus fâché?

BRIDAU.

Non, sacrebleu! Je n'ai jamais voulu vous faire du chagrin.

FLORE.

Alors, pour ce duel, on pourrait...

BRIDAU.

Ah! basta là-dessus. Nous nous battrons, à moins que vous ne partiez? Voulez-vous partir? Non? Laissez-moi donc m'aligner avec Gilet, et ne faites pas de vœux pour lui. Souhaitez qu'il aille là-haut rejoindre ses camarades de la grande armée.

FLORE.

Max!

BRIDAU.

Max! Max! Oui, c'est un beau museau, je vous l'accorde. Mais, diantre, à la façon dont vous êtes faite, vous trouveriez vingt gaillards superbes et râblés, trop heureux de vous apporter leurs hommages et qui seraient capables de se faire couper la gorge pour vous. Tenez, si vous n'étiez pas la bonne amie de mon oncle, foi de Bridau... Sufficit! Passons! (Flore lève les yeux vers lui — échange de regards — Flore se met à réfléchir.) Votre Max, je le déteste un peu plus quand vous parlez de lui sur ce ton! Franchement, croyez-vous qu'il vous aimait? Pensez-vous qu'il vous aurait remarquée seulement, si au lieu de vous trouver installée dans cette maison, héritière probable des millions de mon oncle, il vous avait vue sous vos haillons de rabouilleuse, pêchant des écrevisses dans la Tournemine? Non, parbleu! Voyons, réfléchissez un instant, osez vous faire juge de sa conduite; elle ne vous apparaîtra que comme un chef-d'œuvre d'habileté, de rouerie, et tout ré-

fléchi, si vous êtes sincère avec vous-même, il vous faudra reconnaître que ce joli monsieur ne convoitait que votre argent.

FLORE, après une pause.

Colonel, vous disiez que vous vouliez me voir heureuse ?

BRIDAU.

Oui.

FLORE.

Et comment... et que ferez-vous pour cela ?

BRIDAU.

Je forcerai mon oncle à vous épouser.

FLORE.

M. Rouget ?

BRIDAU.

N'est-ce pas une preuve d'intérêt que je vous donne ? Croyez-vous maintenant que je suis véritablement votre ami ? Oui, ce mariage dont vous devez rêver depuis votre entrée dans cette maison ; ce mariage qui vous ferait la maîtresse ici, ce mariage où vous n'avez pas pu amener mon oncle, moi, je le ferai conclure. L'obstacle qu'il y a entre vous deux, je le supprime demain. Puis j'entreprendrai Rouget, je sais comme il faut lui parler. J'ai le regard qui plombe les imbéciles. Forçons-lui la main, il en sera ravi. Eh bien, cette première partie de mon programme vous sourit-elle ?

FLORE.

Mais... savez-vous si je veux me marier ?

BRIDAU.

Qu'est-ce que vous chantez là ?

FLORE.

Peut-être vaut-il mieux que je reste fille?

BRIDAU.

Eh quoi, nom d'un canon, on vous fait une proposition mirobolante et vous crachez dessus!

FLORE.

Ne vous fâchez pas, colonel... mon refus n'a rien de désobligeant pour vous, au contraire.

BRIDAU.

Qu'est-ce que c'est que cette lubie? Vous refusez d'épouser mon oncle! Pourquoi?

FLORE.

Dame! En ce moment, je suis ma maîtresse.

BRIDAU.

Rouget ne sera jamais un tyran.

FLORE.

Aujourd'hui, je n'ai point de comptes à lui rendre.

BRIDAU.

Qu'y aura-t-il de changé quand vous serez sa femme?

FLORE.

Je serai son bien, sa chose. Et je veux être libre.

BRIDAU.

Libre? De quoi?

FLORE.

De faire ce qui me plaît... tout ce qui me plaît. Je peux me trouver un jour... dans une situation difficile... je ne sais pas si j'aimerai toujours votre oncle.

BRIDAU.

Pourquoi supposez-vous que vous puissiez changer de sentiments?

FLORE.

Si quelque jour... je suis habituée à être obéie, caressée... s'il arrivait ici un homme qui, au contraire, serait bourru, brutal même, je... je ne sais pas...

BRIDAU.

Ah!

FLORE.

On admire la force, n'est-ce pas? les gens qui ont du courage, une figure énergique! Eh bien, si un jour je me trouvais en face d'un homme pareil... Est-ce qu'il ne vaut pas mieux que je sois libre?

BRIDAU, bas.

Vous l'êtes encore.

FLORE.

Oui, je le suis. (Pause.) Ah! je ne sais pas comment j'ose vous dire cela... je perds la tête.

BRIDAU.

Non, parlez donc. Il faut qu'on vous comprenne.

FLORE.

Mais, colonel, que voulez-vous que j'ajoute? J'en ai trop dit... je n'aurais jamais dû... Les émotions de ce soir... Votre présence, ce silence... je suis comme bouleversée... je me sens toute chose... j'ai un voile devant les yeux... mes mains sont glacées, voyez. (Elle lui donne la main.) On ferait de moi ce qu'on voudrait. (Pause.) Ah! on n'entend rien... nous sommes seuls...

BRIDAU, brusquement penché sur elle.

Voulez-vous être à moi?

FLORE, *avec un effort de volonté, bas.*

Oui!

BRIDAU, *après un silence, s'éloignant.*

Allons! allons! Vous êtes très forte, la belle enfant! Mais je suis un vieux chameau qui se connaît en génuflexions. On n'attrape pas Philippe Bridau.

FLORE.

Colonel!

BRIDAU.

Une nuit d'amour, voilà ce que vous m'offrez. Et quand je serais dans vos bras, vous me feriez renoncer à ce duel. Ou, si je n'y renonçais pas, demain matin, alors que Gilet ayant paisiblement dormi se présenterait sur le terrain, frais comme l'œil, j'y arriverais, moi, saoûl de caresses. Et il me saignerait comme un poulet. Parbleu! mademoiselle la rabouilleuse, voilà une jolie combinaison. Non, je ne vendrai pas ma part de bonheur et ma part d'héritage pour quelques heures de plaisir. Ce plat de lentilles me coûterait trop cher. Et puis, ce n'est pas une nuit unique qu'il me faut. Je vous veux, non pas honteusement, non pas furtivement, mais au grand jour. Vous serez ma femme.

FLORE.

Moi?

BRIDAU.

Vous. Votre attitude me permet la franchise et je vais vous dire mes projets. Vous déciderez ensuite, si vous devez partir ou rester. Je n'aventure pas ma peau demain pour gagner à ma mère et à Joseph, mon frère, un héritage. On n'arrive pas où j'espère arriver, sans une grande fortune, il me faut celle de mon oncle, il me la faut tout entière. Aussi, je veux

vous faire épouser par Rouget et vous épouser ensuite après sa mort.

FLORE.

Je préviendrai votre oncle de...

BRIDAU.

Bien, je lui dirai que vous avez menti. Avec les femmes, comme avec les enfants, on n'est tenu à nulle loyauté. D'ailleurs, vous ne rapporterez pas plus cette proposition à mon oncle, que je ne lui rapporterai celle que vous me faisiez tout à l'heure.

FLORE.

Mais moi, c'était pour sauver Max.

BRIDAU.

Est-ce que vous le direz à Rouget? Vous voyez bien!.. Vous vous tairez et je me tairai... Nous sommes faits pour nous entendre tous les deux.

FLORE.

Je ne vous épouserai pas.

BRIDAU.

Eh bien, partez donc avec Gilet.

FLORE.

Je ne partirai pas.

BRIDAU.

Alors vous serez madame Bridau.

FLORE.

Jamais; je n'épouserai pas Rouget.

BRIDAU.

Soit, je vous ferai chasser par lui.

FLORE.

Ou je vous ferai chasser moi-même.

BRIDAU.

Je vous en défie bien. Le bonhomme est à moi. C'est lui qui m'a envoyé chercher dans la maison de Hochon, par Borniche, c'est lui qui m'a enjoint de tuer Max. Ah ! ah ! qu'est-ce que vous dites de ça ? Allons ! il faut partir ! Si vous restez je vous jure que vous serez ma femme. Et ne croyez pas que Gilet mort, vous échapperez à mes griffes, ne vous flattez pas, après avoir épousé Rouget, de vous jouer du colonel Bridau, je sais tous les tours que les femmes ont dans leur sac. Mais vous serez gardée par moi, mieux que par une duègne. Je me tiendrai à la maison, comme une araignée au centre de sa toile.

Il lui a pris les mains.

FLORE.

Lâchez-moi, vous me faites horreur. Je ne vous épouserai pas.

BRIDAU.

Non ?

FLORE.

Non.

BRIDAU.

Si, ma belle enfant.

FLORE.

Non. Je vous connais, je sais ce que vous avez fait. Max a reçu des lettres de Paris, où on lui peint votre conduite. Vous êtes un brigand. Vous avez volé votre mère, votre frère et une vieille femme qui habitait chez vous, vous avez pris de l'argent dans la caisse d'un journal où vous étiez comptable, vous avez vécu aux crochets de votre maîtresse, une danseuse de théâtre, vous avez dépouillé deux de ses amants au baccara. Vous avez été un mauvais frère,

un mauvais fils, vous êtes un soldat sans honneur et un lâche qui torture une femme parce qu'elle est toute seule et sans défense.

BRIDAU.

Vos histoires, quand elles seraient vraies, ne m'empêcheraient pas de vous épouser.

FLORE.

Si je vous épousais, ce serait pour vous rendre un jour le mal que vous me faites.

BRIDAU.

Vous, ma mignonne? Vous serez douce comme un agneau, car vous vous souviendrez de ceci : je ne sais qu'un moyen pour me défaire d'un homme qui me gêne sans que la justice ait le plus petit mot à dire, c'est de me battre en duel avec lui, mais j'en possède trois pour me débarrasser d'une femme. Voilà, ma biche.

FLORE, *gémissant.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

BRIDAU.

Et maintenant vous connaissez le sort qui vous attend avec Bridau. Prenez une résolution. Voulez-vous partir ou rester ?

FLORE.

Mais, monsieur... je ne sais pas... je ne peux pas... Partir ? Quand ? Comment ?

BRIDAU.

Une voiture attelée vous attend chez Draquin, le maître de poste. Allez retrouver Max, décidez-le à vous suivre. Moi, je réveillerai mon oncle et lui dicterai une lettre pour son notaire. A moins qu'il n'ait ici les soixante mille francs, les a-t-il ?

FLORE.

Oui.

BRIDAU.

Parfait... on vous comptera la somme, vous filerez.

FLORE.

Mais...

BRIDAU.

Quel parti prenez-vous?

FLORE.

Attendez, je...

BRIDAU.

Eh bien?

FLORE.

Eh bien?

Pause.

KOUSKI, entrant.

Mon colonel, voici ces messieurs.

BRIDAU, à Flore.

Répondez-moi?

FLORE.

Je vous donnerai ma réponse dans un instant.

BRIDAU.

Pourquoi pas tout de suite?

FLORE.

Laissez-moi réfléchir.

Entrent le général Carpentier et Renard.

BRIDAU.

Eh bien, mon général?

CARPENTIER.

Le duel a lieu demain.

RENARD.

A six heures et demie, au chevet de l'ancienne église des Capucins.

CARPENTIER.

Nous avons dû reconnaître au commandant Gilet la qualité d'offensé.

FLORE.

A quelle arme se bat-on?

CARPENTIER, à Bridau.

Ces messieurs ont choisi le sabre.

FLORE, cri de joie.

Ah!

CARPENTIER.

Seule, une blessure grave, mettra fin au combat.

RENARD.

Il faut se casser la gueule, c'est clair.

CARPENTIER.

Avez-vous des armes?

BRIDAU.

Je ne voyage jamais sans mes pistolets et mes sabres.

RENARD.

Apporte donc tes sabres, Max apportera les siens; on tirera au sort.

BRIDAU.

C'est bien. Je vous remercie, messieurs.

CARPENTIER.

A demain.

BRIDAU.

A demain. (Serrement de mains. — Carpentier et Renard

sortent. — Bridau revient vers Flore.) Voyons, mademoiselle, avez-vous réfléchi? Partez-vous? Restez-vous?

FLORE.

Je reste.

BRIDAU.

J'en suis ravi pour moi.

FLORE, au moment de sortir.

Max vous tuera.

BRIDAU.

Ou bien je le tuerai, et vous serez ma femme.

FLORE.

Ne le souhaitez pas, car je le vengerais.

BRIDAU.

C'est ce que nous verrons, mademoiselle.

Flore sort.

KOUSKI, se frottant les mains.

Ça y est, mon colonel, ces imbéciles ont donné dans le panneau. Ils ont choisi le sabre.

BRIDAU.

Tais-toi, on peut t'entendre. Va, nous aurons enfin les millions et tu me verras général. Mais allons nous coucher. (Il remonte, se retournant.) Ah! Kouski, réveille-moi demain matin, à cinq heures!

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

FLORE est assise dans un fauteuil, la tête entre les mains, VÉDIE range le salon. Un long silence.

VÉDIE, s'approchant.

Madame... Madame!...

FLORE.

Quoi?

VÉDIE.

Si vous preniez un petit quelque chose?

FLORE.

Non.

VÉDIE.

Une tasse de bouillon? J'ai mis tout exprès une belle poule dans la marmite.

FLORE.

Non.

VÉDIE.

Vous n'avez pas touché au dîner.

FLORE.

Je ne veux rien.

VÉDIE.

Vous êtes restée trois jours au lit. Vous finirez par vous coucher, pour longtemps c'te fois.

FLORE.

Si je pouvais mourir !

VÉDIE.

Doux Jésus! Qu'est-ce que vous dites là? Est-il possible d'offenser le bon Dieu par des raisonnements pareils !

FLORE.

Dieu n'est pas juste !

VÉDIE.

Voulez-vous bien vous taire, madame! Peut-être qu'il vous prendra en pitié. Seulement, il faut être plus courageuse. Vous vous laissez manger par votre douleur. Le jour, vous restez dans ce fauteuil ou plantée devant cette fenêtre, comme si vous étiez changée en statue de sel. La nuit vous ne dormez pas : on vous entend tourner dans votre chambre comme un pauv' animal malade. Voilà douze jours que ça dure, ce manège-là! Vous vous périrez à la fin. Et tout ça peut-être sans raison.

FLORE.

Sans raison! Quand il souffre!

VÉDIE.

Sa blessure est grave, mais pas mortelle, certainement, puisqu'après douze jours il vit encore.

FLORE, *désolée.*

Et je ne peux pas le voir! Et je ne peux pas le soigner!

VÉDIE.

Le docteur Goddet et ses amis le soignent bien.

FLORE.

Si j'étais auprès de lui, il me semble que je le sauverais. Je n'ai pu m'échapper qu'une fois, pendant une heure. Mon pauvre Max! Si tu le voyais, tout pâle, la tête bandée, des linges pleins de sang! Il avait la fièvre, il battait la campagne, il racontait des histoires sur les Espagnols et les Russes. Ça m'a fait mal. On ne veut pas que je retourne à son auberge. Je suis ici comme une prisonnière entre le vieux... et lui, et sa mère, qui est revenue! Et je dois faire celle qui n'a pas de chagrin. On me défend même de pleurer. (Elle fond en larmes.) Ça n'est pas juste, non, ça n'est pas juste!

VÉDIE.

Madame, je vous en prie, soyez raisonnable...

FLORE.

Qui sait... qui sait... comment il va... Tu n'as rien appris?

VÉDIE.

Non.

FLORE.

Je t'avais dit d'interroger le docteur.

VÉDIE.

Puisque je ne l'ai pas rencontré! Sa servante qu'est plus bête qu'une bûche n'a pas pu me renseigner.

FLORE.

C'est bien vrai? Tu ne me caches pas quelque chose?

VÉDIE.

Oh! non, madame! Je ne voudrais pas vous dire des menteries en ce moment! D'ailleurs, on a permis

à Ors'anto de venir ici deux ou trois fois par semaine. Il n'est pas venu hier. Peut-être ben qu'il viendra ce soir.

FLORE.

Quelle heure qu'il est?

VÉDIE.

Six heures ont sonné.

FLORE.

Il est en retard!... Pourquoi?... (Pause.) Que m'annoncera-t-il, mon Dieu?

VÉDIE.

Il apportera une bonne nouvelle, je sais pas pourquoi, j'en suis sûre.

FLORE.

Tu as fait mettre les cierges devant la chapelle de Sainte-Barbe?

VÉDIE.

Je les ai allumés moi-même.

FLORE.

On a dit une messe?

VÉDIE.

Ce matin. Et une fameuse encore que j'ai bien recommandée au petit vicaire, le nouveau, celui qui a la figure comme une jeune fille. La sainte Vierge doit le reluquer d'un bon œil.

Un silence.

FLORE, se levant.

Ah!

VÉDIE.

Quoi?

FLORE.

Lui! C'est lui!... Ors'anto .. ouvre la porte.

VÉDIE, qui a ouvert.

Non, madame, personne. Vos oreilles sifflent. Pardi!... Vous avez faim!...

FLORE.

Mon Dieu! mon Dieu!... Que fait-il?... Védie, si je n'ai pas de nouvelles ce soir, j'irai là-bas.

VÉDIE.

Mais, madame...

FLORE.

Je ne veux pas rester ici à me brûler les sangs. Je me lèverai sur le coup de minuit. Tu laisseras la clef sur la porte... On vient!

Elle s'appuie à un meuble, chancelante, Potel entre, couvert de neige.

POTEL.

Cristi, quel temps!... En tombe-t-il de la neige!... Bonsoir, mademoiselle. (A Védie, plus bas.) Où est le colonel?

VÉDIE.

En face... chez Hochon. Il y dîne.

POTEL.

Ah!... Oh! d'ailleurs il me rencontrerait, je m'en moque.

FLORE, qui parle avec difficulté.

Capitaine... capitaine... vous avez... vous avez... des nouvelles?

POTEL, gêné.

Oui.

FLORE.

Eh bien?... Comment va-t-il?

POTEL.

Mais... il allait...

FLORE.

Mal?

POTEL.

Oui.

FLORE.

Qu'est-ce qui peut vous le faire supposer?... Ça n'est pas possible... Ors'anto m'aurait prévenue. Avez-vous vu le docteur? Non?... Alors?... Il n'est pas mort?

POTEL.

Non! non! Rassurez-vous. Il n'est pas mort... mais il est plus faible. La fièvre a augmenté.

FLORE.

Je vais le voir.

VÉDIE.

Ce serait une bêtise!

FLORE.

Laisse-moi, laisse-moi.

VÉDIE.

Avant de rentrer à son hôtel, le colonel viendra embrasser sa mère. S'il ne vous trouve pas là, s'il soupçonne que...

FLORE.

Eh bien? Il me fera mettre à la porte? Tant mieux. J'irai retrouver Max.

VÉDIE.

Madame, ne sortez pas!

POTEL.

Ah! Ne vous brouillez pas avec le vieux!

VÉDIE.

C'est dans votre intérêt que je vous parle, ne sortez pas. Tenez, j'irai, moi, c'te nuit, là-bas, ou bien vous irez vous-même, si l' cœur vous en dit, mais pas en c' moment!

POTEL.

Védie a raison. Ne sortez pas. Sans compter que votre présence à son chevet ne peut qu'agiter Max. D'ailleurs, il n'est pas perdu. Je l'ai vu plus bas il y a huit jours. Il peut encore se tirer d'affaire. Il est bâti à chaux et à sable.

VOIX DE ROUGET.

Védie! Védie!

VÉDIE.

Monsieur m'appelle. Ne sortez pas.

Elle sort.

POTEL.

Nous souhaitons tous le rétablissement de Max, un garçon si bon, loyal et franc comme une lame d'acier. Ah! quelle carrière il aurait fournie si l'Empire avait duré... Il faut qu'en pleine paix, à Issoudun, il se fasse tuer bêtement.

FLORE.

Tuer?...

POTEL.

Blesser enfin!... Et par un soldat encore, par un soldat comme nous.

FLORE, *avec colère, bas.*

Ah! cet homme!...

POTEL.

Pourquoi Gilet n'a-t-il réussi qu'à lui écorner le crâne! Nous espérions tous qu'il lui fendrait la calebasse! Et vous savez, on l'admire, le colonel, depuis ce bel exploit. Chaque soir, avant de rentrer à son hôtel, il va rue du Boucher gris, au cercle des bourgeois. On l'y fête comme un héros. Avant-hier, on a bu du champagne en son honneur. Ces imbéciles ne pardonnent pas à Max les tours qu'il leur faisait. Ils sont reconnaissants au colonel de les avoir débarrassés d'un homme qui les tenait chaque nuit dans les transes. Et Bridau, pour n'être pas embêté par les autorités, à propos de ce duel, se laisse caresser par les bourgeois. Moi, je trouve ça humiliant qu'un militaire, un fils de Bellone, se mette sous la protection des pékins. Gilet, à la bonne heure, il ne les aimait pas. Ah! c'était un rude compagnon, un vrai soldat qui étouffait dans la vie civile. Comme il appelait la guerre de tous ses vœux! Avec quelle joie il aurait quitté Issoudun, ses amis et vous-même pour aller se battre!

BRIDAU, *entrant.*

Bonsoir, Potel.

POTEL.

Bonsoir, colonel.

BRIDAU.

Vous apportez des nouvelles de Gilet?

POTEL.

Oui.

BRIDAU.

Il a avalé sa langue?

POTEL.

Non.

BRIDAU.

Fameux lapin! (A Flore.) Ma mère est là-haut?

FLORE, craintive.

Oui, monsieur.

BRIDAU.

Couchée?

FLORE.

Non, monsieur.

BRIDAU.

Bon. (Il passe, il aperçoit des lettres sur la table.) Ces lettres sont pour moi?

FLORE.

Oui, monsieur.

BRIDAU.

Arrivées quand?

FLORE.

Ce soir.

BRIDAU, il les prend.

Ah! ah!... Bonsoir, Potel.

Il entre chez Rouget.

POTEL.

Bonsoir, colonel. (A Flore.) Je vous plains de tout mon cœur, mon enfant. Etre tombée sous la coupe d'un pareil Cosaque!... Quelle calamité... Coudoyer un tel individu, lui parler à chaque instant du jour, doit être pour vous un insupportable supplice.

FLORE.

Je deviendrais folle à le voir!

POTEL.

Non! non! J'ai beaucoup de... sympathie pour

vous, je souffrirais en vous voyant souffrir. Aussi, vais-je tâcher, avec l'aide de mes camarades, d'éloigner d'ici cet Olibrius.

FLORE.

Comment?

POTEL.

En faisant agir nos amis. Nous demanderons qu'on le renvoie à Autun. C'était la résidence qu'on lui avait fixée...

FLORE.

Ah! Pourquoi ne l'y a-t-on pas laissé, mon Dieu!

POTEL.

Si nous obtenons qu'on l'y transfère, si... nous l'obligeons ainsi à déguerpir, vous me permettrez bien de venir vous tenir compagnie quelquefois?

FLORE.

Oui.

POTEL.

Je ne veux pas vous abandonner à votre douleur. Vous avez besoin de... consolation, d'affection... Vous étiez habituée à être dorlotée par Max... Il faut qu'un ami s'occupe de vous... Le père Rouget ne serait pas étonné de me voir fréquenter la maison... Il a de l'estime pour moi... Le séjour d'Issoudun vous paraîtrait moins triste, si vous aviez auprès de vous... quelqu'un... qui vous rappelât l'autre, avec qui vous pourriez parler de lui. Pensez à cela, mademoiselle Flore, pensez-y... Mais il est... tard... Je me retire... Au revoir... Je reviendrai demain... Je reviendrai tous les jours... ne vous désolez pas... La beauté ne doit pas vivre dans les larmes... Tout s'arrangera... Vous verrez... Au revoir... ma chère amie... J'ai

beaucoup... d'affection... pour vous... oui, beaucoup d'affection... beaucoup. [1]

Il sort. — Flore restée seule, se lève. — La nuit vient. Brusquement, Flore prête l'oreille, elle écoute. Emotion. Enfin, elle va ouvrir la porte.

FLORE.

Mais entre donc, Ors'anto, entre.

Entre Ors'anto.

ORS'ANTO.

Le capitaine Potel me demandait...

FLORE, anxieuse.

Eh bien ?

ORS'ANTO.

Ah ?

FLORE.

Quoi ? Perdu ?

ORS'ANTO.

Oui.

FLORE, tombant assise.

Oh !...

ORS'ANTO.

Je l'ai quitté vers cinq heures. Il venait de s'assoupir. Mais j'ai vu le docteur Goddet. Il n'y a plus d'espoir.

FLORE.

J'irai là-bas.

ORS'ANTO.

Quand ?

FLORE.

Dès que l'autre sera parti.

ORS'ANTO.

Le birbante ! Il est ici ?

FLORE.

Oui, mais il va sortir. Max peut parler? Il t'a reconnu ?

ORS'ANTO.

Il a repris connaissance vers quatre heures. Il a demandé ses amis. J'ai couru les chercher. J'ai déniché le commandant Renard au café de la Cognette, saoûl. Puis, j'ai été chez le commandant Mignonnet. Je ne l'ai trouvé qu'à cinq heures à son cercle : il faisait de la boxe avec le gérant. Enfin, j'ai été chez le capitaine Potel, que je viens de rencontrer à votre porte.

FLORE.

Retourne là-bas. Ne le laisse pas avec ces hommes.

ORS'ANTO.

Oui, mais avant, faut que je m'acquitte d'une commission. Mon commandant s'est senti fichu. Alors il m'a dit que s'il mourait il me donnait son cheval « Tarquin ». C'est tout ce qu'il possède. Et puis... il a voulu que je lui coupe une mèche de cheveux... pour vous... La voilà !

FLORE, baisant les cheveux.

Mon Max !

ORS'ANTO.

Et... il a écrit ce mot.

FLORE, prend la lettre que lui tend Ors'anto. Elle s'approche de la fenêtre et lit.

« Adieu, ma Flore. Si je meurs, venge-moi. Ton Max. »

ORS'ANTO.

Oui, Dio porco !... Nous le vengerons !

FLORE.

Mais il n'est pas mort ! Il vivra ! Quelque chose me dit qu'il vivra. Il ne peut pas mourir ! Ça serait trop affreux ! Rappelle-toi cet homme qui est tombé du haut de la Tour Blanche, l'an dernier. Il avait une blessure à la tête. Je l'ai vue. Elle était large comme le poing. Le sang jaillissait. Il n'est pas mort cependant. Je le rencontre quelquefois en ville, bien portant. Il n'a qu'une cicatrice. Je... (On frappe à la fenêtre. — Avec terreur.) On a frappé.

ORS'ANTO.

Oui.

Un silence; on frappe de nouveau.

FLORE.

Ouvre !... Ouvre !...

Ors'anto va ouvrir la fenêtre. On aperçoit Renard dans la pénombre.

RENARD.

Tiens, c'est toi, Ors'anto. Eh bien, mon pauvre vieux ! Ça y est !... Il a passé l'arme à gauche.

FLORE, avec un cri.

Ah !...

RENARD.

Ah ! Vous étiez là, mademoiselle ? Mande pardon. Je ne vous voyais pas. Que voulez-vous ! Il faut se faire une raison. Sommes tous mortels. Sans doute il vaudrait mieux crever sur un champ de bataille que dans son plumard. Mais le Père Eternel ne nous consulte pas. Il a passé dans mes bras, ce pauvre bougre. Alors j'ai été prévenir le ratichon pour qu'il

remue ses cloches. Les camarades sont là-bas. Tout de même, on a beau être un vieux dur à cuire, ça vous retourne les tripes de voir ainsi partir un des vôtres. Je vais chez la Cognette. Un verre de fine, ça me remettra l'estomac en place. A l'armée, nous appelions ça boire une dernière rasade à la santé du rasibus. Au revoir!... Crédié! Qu'il fait froid!

Il referme la croisée et sort.

FLORE, sanglotant.

Max!... Mon Max!...

ORS'ANTO, le poing tendu vers la chambre où est Bridau.

Per la Madonaccia, porco! ti mangiaro u fégatu!

FLORE.

Je ne le verrai plus jamais! jamais!

ORS'ANTO.

Ah! si je le tenais! si je le tenais!...

FLORE, qui pleure.

Qu'est-ce que je vais devenir?... Je suis perdue. Je l'aimais tant... Il était tout pour moi... Il y a quinze jours, il était là, bien portant. Je le voyais... Et maintenant... Max, mon pauvre Max!...

ORS'ANTO.

Il m'avait sauvé la vie en Russie!...

FLORE.

Je ne resterai pas dans ce pays! Je ne resterai pas dans cette maison... Je ne veux plus voir son assassin... Viens... allons-nous en!

ORS'ANTO.

Où?

FLORE.

Là-bas!

ORS'ANTO.

A quoi bon? Ce n'est pas de lui qu'il faut s'occuper, c'est de l'autre.

FLORE.

Ah! si je pouvais l'étrangler! (Tournée vers la chambre de Bridau.) Bourreau!... Bourreau!... on ne te rendra donc pas tout le mal que tu m'as fait!... on ne te le rendra donc pas?

ORS'ANTO, bas.

Je lui ai dit que s'il arrivait malheur au commandant, moi je le vengerais.

FLORE, balbutiant.

Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu veux faire?

ORS'ANTO.

Ça me regarde.

FLORE.

Mais... quand?...

ORS'ANTO.

Dès que j'aurai les moyens de gagner le large.

FLORE.

C'est pas possible... tu ne peux pas... c'est pas possible.

ORS'ANTO.

Les femmes, ça ne sait pas haïr.

FLORE.

Ah! tu ne me connais pas.

ORS'ANTO.

Alors? Ça ne vous met pas le sang en révolution de penser qu'il se gobergera ici, qu'il couchera dans les draps du commandant, qu'il fumera dans ses pipes!

FLORE.

Mais... si tu fais... cela... tu te perds!

ORS'ANTO.

Avec de l'argent je pourrai fuir... qui saura où je suis? qui me rattrapera?

FLORE, répétant.

De l'argent?

ORS'ANTO.

Pour atteindre la frontière d'Espagne. Là-bas, je suis en sûreté. De Barcelone, je passerai en Corse. Tant que cet homme respirera, j'aurai comme un caillou sur la poitrine. Et dire que demain il se chauffera tranquillement les bottes à ce foyer, pendant qu'on portera mon maître au... Ah! non, non... cela ne sera pas...

FLORE.

Tais-toi, il est là-haut!

ORS'ANTO.

Adieu!

FLORE, le rappelant.

Ors'anto!... (Il s'arrête.) Ors'anto, Max n'avait pas de fortune. Il t'aimait... Un jour il m'a dit que... s'il... s'en allait... sans rien laisser après lui... il me priait de... te donner quelque chose... en son nom. (Elle ouvre le secrétaire, y prend de l'argent et le lui donne.) Tiens.

ORS'ANTO, lui baisant la main avec ferveur.

Ah! vous l'aimiez, vous! (Bas.) Il ne couche pas ici?

FLORE.

Non, sa mère a pris la chambre.

ORS'ANTO.

Il va sortir ?

FLORE.

Dans un moment.

ORS'ANTO.

Où va-t-il ?

FLORE.

Au cercle des bourgeois.

ORS'ANTO.

Rue du Boucher Gris ?

FLORE.

Oui.

ORS'ANTO.

Il prend par la rue Traversière ?

FLORE.

Oui.

ORS'ANTO.

Adieu !...

FLORE.

Ors'anto !... Mais... du monde... peut passer...

ORS'ANTO.

Personne, la rue est déserte.

FLORE.

On entendra parler...

ORS'ANTO.

Il n'y aura pas un cri.

FLORE.

On se mettra à ta recherche.

ORS'ANTO.

Demain, je serai loin.

FLORE.

On enverra... des gens... à ta recherche.

ORS'ANTO.

J'aurai de l'avance sur eux : Tarquin est un bon cheval.

FLORE.

Mais... si on... signale...

ORS'ANTO.

Il y a du brouillard, la neige tombe, on ne verra pas les bras du télégraphe.

FLORE.

Alors... adieu... Ors'anto.

ORSANTO.

Adieu!

Flore tombe à genoux sur une chaise — un silence — puis Flore se lève brusquement.

FLORE.

Non! non. (Elle va vers la porte et appelle.) Ors'anto!...

Pas de réponse. Elle va sortir quand la porte de l'appartement de Rouget s'entr'ouvre. Védie entre en scène et on entend la voix de Bridau.

BRIDAU.

Au revoir, maman, dors bien... Non, non, je n'aurai pas froid, ne sois pas inquiète.

Il traverse la scène et va sortir.

FLORE, vivement.

Colonel!

BRIDAU.

Hein?

FLORE.

Vous sortez déjà?

BRIDAU.

Ah ! c'est vous ? Qu'est-ce que vous fichez dans l'obscurité ? — Védie, de la lumière. — Oui, j'allais sortir, mais puisque je vous trouve là, nous allons causer. Je comptais avoir un entretien sérieux avec vous, demain. Autant en finir tout de suite. (Védie a apporté une lampe.) Bien, allez vous coucher. (Védie sort. — Pause.) Ah ! ça, dites donc, vous essayez déjà de me faire des niches? Qu'est-ce que je viens d'apprendre là-haut ? Vous avez demandé de l'argent à mon oncle ?

FLORE.

Oui.

BRIDAU.

Cent mille francs ?

FLORE.

Il me les doit.

BRIDAU.

Vous le dites. Et ce vieux serin le croit ! A moi, on ne m'en conte pas. S'il ne vous a pas donné de gages depuis votre entrée dans la maison, il vous a hébergée, entretenue, comblée de présents. Vous êtes arrivée pieds nus, n'ayant qu'un jupon sur le corps, et il était troué. Je sais bien que vous rendiez à mon oncle d'inappréciables services. Vous défendiez aussi sa fortune. Sans vous on l'aurait plumé. Mais cent mille francs ! diantre ! A ce prix il pouvait avoir un intendant et trois maîtresses... Encore... la somme... je lui conseillerais de la lâcher. Mais la monnaie palpée vous fileriez.

FLORE.

Oui.

BRIDAU.

Voilà ce que je ne veux pas. Je vous ai dit mes

intentions là-dessus. Donc, si vous partez, pas un liard ! (Pause.) Mais pourquoi partir?.. Oui, oui, je sais, ces murs éveillent en vous des souvenirs pénibles. Bah ! avant six mois, ils seront muets, vous serez consolée ! Il n'y a pas de douleurs éternelles. Dans la vie, il faut faire passer les intérêts avant les sentiments. Au lieu de pleurer ce que vous avez perdu, considérez tout ce que vous avez gagné. Jusqu'ici vous n'étiez que la rabouilleuse, l'an prochain vous serez madame Rouget. Les bourgeoises d'Issoudun ne parlaient de vous qu'en termes de mépris, vous étiez traitée par la ville entière comme une fille déshonorée. Votre mariage vous rendra l'estime de tous. Madame Hochon qui n'a pas mis les pieds chez mon oncle depuis quinze ans, assistera à votre noce, elle vous présentera « à la société », elle vous prendra sous sa protection. Voyons, réfléchissez... que seriez-vous devenue avec Max ? Faut-il tout vous dire ? J'ai su que ce bougre-là ne vous réservait pas un sort bien beau. Il parlait de vous comme d'une femme qui lui servirait seulement de marchepied pour arriver à la fortune. Un drôle de paroissien, quoi ! Il y en a eu malheureusement quelques-uns comme lui dans les armées de l'Empereur. En facilitant votre mariage, moi, je vous assure une position honorable, une fortune et je vous donne une famille qui vous chérira. N'est-ce pas vous dédommager de tout le mal que les circonstances m'ont contraint de vous faire ? Je ne suis pas si dur qu'on l'imagine. Nous autres, soldats, nous avons le cœur pitoyable. Je travaille donc à votre mariage avec Rouget; ma mère aussi. Je savais ce que je faisais en l'appelant ici sous prétexte de soigner cette blessure insignifiante. Allons, sacrelotte, ne pleurez plus, ce qui est fait est fait. Le passé est mort, arrangeon

notre avenir. Il peut être très gentil. Tenez, vous m'avez remis des lettres tantôt, on m'y donne d'excellentes nouvelles. Bixiou et ma vieille amie Mariette s'occupent de moi. Ils obtiendront du ministre qu'on diminue ma peine. Rien ne me sera plns facile que d'obtenir ma réintégration dans l'armée, avec mon ancien grade. Alors, nous amènerons mon oncle à Paris. Lui qui aime la bagatelle, trouvera là des rabouilleuses de quinze ans. S'il meurt, je vous épouse. Que pouviez-vous rêver de plus heureux pour vous? Etes-vous faite pour moisir à Issoudun? Non. C'est Paris qu'il vous faut, c'est à Paris que je vous mènerai. Quel avenir pour vous! Je rentre dans l'armée, dans la Garde Royale, je deviens général. Nous achèterons une terre; comme il n'y a pas de roturiers dans la Garde, cette terre est érigée en majorat. On vient de créer comte d'Armedieu mon ami Brunet, que j'ai connu officier des voltigeurs en 1810, et il n'a pas les millions que j'aurai. Nous mettrons une couronne de comtesse sur ce front! Vous irez dans le monde. J'ai des amis partout : vous vous amuserez. La vie est comme un carnaval perpétuel là-bas. Vous serez de tous les bals, de toutes les soirées, de toutes les fêtes. Paris veut plaire aux jolies femmes. Eh! mon Dieu! Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Cela flattera mon amour-propre d'être le mari d'une femme pour qui tout Paris aura des yeux d'amant. Allons, ne boudez plus la fortune qui vous sourit. Réfléchissez à tout cela. Vous comprendrez que c'est votre bonheur, votre bonheur seul que je veux. Résignez-vous à ce mariage, qui vous fait riche, devenez le femme de mon oncle, vous ne le serez pas longtemps. Et ensuite...

Du bruit. — Il se tait. — Entre Rouget.

ROUGET, entrant.

Ah ! tu es encore là ?

BRIDAU.

Oui, mon bon oncle, oui. Je causais avec mademoiselle. Ah ça ! qu'est-ce que vous me chantiez ? Je l'ai trouvée très raisonnable, très bien disposée pour vous. N'est-ce pas ?.. Je vous laisse avec elle. Au revoir, mon oncle, bonne nuit. Au revoir, mademoiselle.

Il va sortir.

FLORE.

Colonel ! ne sortez pas !

BRIDAU.

Pourquoi ?

On entend sonner le glas de Max.

FLORE.

Rien, à demain.

BRIDAU.

A demain.

Il sort en sifflant : Veillons au salut de l'Empire !.. — On l'entend s'éloigner. — Flore anxieuse prête l'oreille.

ROUGET, après un silence.

Flore... Flore... c'est vrai ?

FLORE.

Oui.

ROUGET.

Tu ne m'abandonneras pas ?

FLORE.

Non.

ROUGET.

Tu consens à devenir ma femme ?

FLORE.

Oui.

ROUGET, l'embrassant.

Merci.

FLORE.

Mais, je ne serai pas plus désintéressée que les autres. Vous garderez pour nous votre fortune. Vous n'en distrairez rien au profit de personne ; ni pour votre sœur, ni pour vos neveux.

ROUGET.

Mais... Flore... ma fortune leur appartient un peu. Mon père leur a fait tort autrefois. Il serait donc juste... Et puis nous avons repris à Joseph les tableaux que je lui avais donnés. C'est lui qui nous en a découvert la valeur, je gagne ainsi plus de cinquante mille francs. Enfin, ma sœur, ma sœur est bonne pour toi. La première elle a parlé de ce mariage. Elle m'a décidé...

FLORE.

Votre famille a porté le malheur ici. Nous vivions tranquillement quand ils sont arrivés. Non, non, ils n'auront rien. Vous ne les reverrez plus.

ROUGET.

Tu veux ?

FLORE.

Je veux que vous les chassiez une seconde fois. Et puis, nous partirons, nous aussi.

ROUGET.

Partir ?

FLORE.

Croyez-vous que je veuille habiter dans cette ville et dans cette maison, maintenant ?

ROUGET.

Quitter Issoudun !

FLORE.

Nous irons à Paris.

ROUGET.

Flore... cela n'est pas possible !

FLORE.

Eh bien, restez, si vous voulez, moi, je m'en irai seule.

ROUGET.

Mais... alors... Flore !

FLORE.

Vous me donnerez ce que je vous ai demandé, ce qui me revient, ce que j'ai gagné, et vous n'entendrez plus parler de moi, jamais.

ROUGET.

Comment peux-tu me dire des choses pareilles ? Comment peux-tu penser à notre séparation ? Tu ne m'aimes donc plus ?

FLORE, après un silence, le regardant.

Vous avez fait tuer Max.

ROUGET.

Moi ?

FLORE.

Vous !

ROUGET.

Flore !

FLORE.

Je le sais, le colonel me l'a dit. Vous avez payé votre neveu pour qu'il provoque Max. Il fallait

qu'on vous débarrassât de lui ! Et vous demandez qu'on vous aime. Eh bien, si vous ne pouvez pas vivre sans moi, je vous épouserai, mais ce sera pour votre argent, oui, pour votre argent seulement. Je resterai pour vos millions. Ou donnez-moi le papier qui est là-dedans, la lettre de change pour votre notaire, et je pars tout de suite.

ROUGET, qui pleure.

Tu es méchante, Flore.

FLORE.

Ah ! vous ne souffrirez jamais autant que j'ai souffert.

ROUGET.

Flore, écoute, je t'aime. C'est pour cela que je lui ai dit... Mais Philippe me l'avait proposé. Il haïssait cet homme. Moi, je ne peux pas me séparer de toi. Je t'épouserai. Je te donnerai tout ce que j'ai. Ils n'auront rien. Et nous partirons, nous irons à Paris. Tu vois, je fais ce que tu veux. Mais ne me dis pas que tu ne m'aimes plus. Je sais bien que ce n'est pas vrai. Tu m'aimes. Tu finiras par m'aimer, n'est-ce pas ?.. Dis-le moi. Enfin, cela ne te coûte rien de me le dire ? (Pause. — Rouget prête l'oreille.) Flore !

FLORE, tressaillant.

Quoi ?

ROUGET.

J'ai entendu marcher.

FLORE.

Non.

ROUGET.

Si je t'assure...

FLORE.

Vous vous trompez.

ROUGET.

On dirait qu'on cherche à ouvrir... cette porte.

FLORE.

Qui voulez-vous qui vienne à cette heure ?

ROUGET.

Il y a quelqu'un là derrière.

FLORE.

Personne, rentrez dans votre chambre.

ROUGET.

Si j'ouvrais pour...

FLORE.

Non, je ne veux pas. Vous me faites peur... c'est bête !.. allons nous coucher.

ROUGET.

Je vais prendre une trique, et...

FLORE.

Non ! non ! venez !

La porte s'ouvre enfin et Bridau paraît.

ROUGET.

Ah ! c'est toi !... Pourquoi n'entrais-tu pas ?... Qu'est-ce que tu as ? (Il le voit chanceler. — Il pousse un cri. — Flore lui met la main sur la bouche. — Bridau est allé tomber sur un fauteuil.) Qu'est-ce que tu as ? (D'une voix étranglée.) Du sang... vite... appelle Védie... un médecin...

BRIDAU, après un silence, bas.

Peuh ! je suis foutu !.. (Il cherche à parler et ne peut prononcer que quelques paroles.) Le Corse !.. (Pause. — Il

rassemble ses forces. — Il désigne Flore à Rouget.) Ne l'épousez pas !.. ne lui donnez pas vos millions... elle vous tuerait, comme moi ! elle m'a fait assassiner !...

ROUGET, hébété.

Flore !

BRIDAU.

Oui !.. oui !.. (Il se relève et a un geste de menace contre Flore qui, collée au mur est immobile, — le poing tendu.) Garce !..

Il retombe. — Un long silence. — Rouget est tombé dans un fauteuil.

FLORE.

Je partirai demain.

ROUGET.

Oui. (Plus bas.) J'en mourrai !

FLORE, après un nouveau silence.

Allez réveiller sa mère. C'est le dernier chagrin qu'il lui fera !

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. PICHAT.